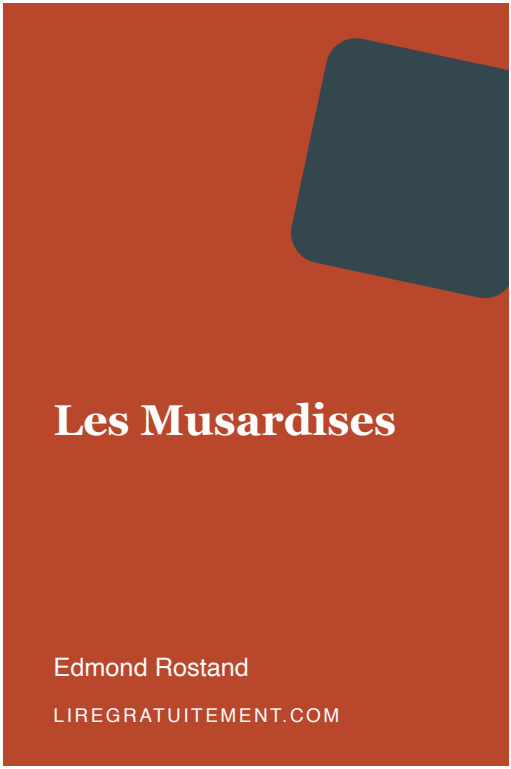


Les Musardises

Rostand

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

IL A ÉTÉ TIRÉ

Cent exemplaires numérotés sur papier du Japon

AU LECTEUR

MUSARDISE. _s. f._ Action de celui qui musarde.

MUSARDER, _v. n._ Perdre son temps à des riens.

C'est là ce que tu trouveras dans le dictionnaire, Ami Lecteur. Et là-dessus tu n'auras pas grande estime pour un volume de vers qui s'appelle «les Musardises», c'est-à-dire les bagatelles, les enfantillages, les riens.

Mais pour peu que tu sois un lettré ayant connaissance des mots de ta langue et de leur sens exact, ce titre ne sera pas pour te déplaire. Même il t'apparaîtra comme seyant bien à un recueil de poétiques essais.

Tu sauras que «musardise»--«musardie», comme on disait au vieux temps,--signifie rêvasserie douce, chère flânerie, paresseuse délectation à contempler un objet ou une idée: car l'esprit musarde autant que les yeux, si ce n'est plus.

Tu sauras que, suivant certaines étymologies, «musarder» veut dire avoir le museau en l'air: ce qui est bien le fait du poète; lequel, comme on sait, regarde tellement là-haut que souvent il trébuche et se jette dans des trous.

Tu sauras qu'au temps jadis les «musards» étaient de certains bateleurs et jongleurs, provençaux d'origine, qui s'en allaient de

par le monde en récitant des vers.

Tu ne pourras être étonné que, sous un titre qui ne semble convenir qu'à de très légères poésies, je me sois permis quelquefois des tristesses ou des mélancolies, puisqu'en langue wallonne «muzer» a pour sens: être triste.

Enfin, tu comprendras tout à fait le choix que j'ai fait de ce mot, te souvenant que le savant Huet, évêque d'Avranches, le faisait venir du latin _Musa_,--qui, comme on le sait, signifie: la Muse.

E. R.

I

LA CHAMBRE D'ÉTUDIANT

DÉDICACE

Je vous aime et veux qu'on le sache, O raillés, ô déshérités, Vous qu'insulte le public lâche, Vous qu'on appelle des ratés!

Donc, à cette heure où je me lance En pleine mêlée, où je vais Cogner, rompre plus d'une lance, Recevoir plus d'un coup mauvais,

Où l'ardent désir me dévore D'attaquer de front mes rivaux, Sans savoir seulement encore Ce que je suis, ce que je vaux,

Si je suis seulement de taille A me mêler aux combattants; -- Dans ce matin de la bataille Où vont se ruer mes vingt ans,

Je pense à vous, ô pauvres hères! A vous dont peut-être, ce soir, Je partagerai les misères, Parmi lesquels j'irai m'asseoir;

Et très longuement j'envisage, Pour bien voir si j'ai le coeur fort, Pour m'assurer de mon courage, La tristesse de votre sort.

Si j'étais, par le ridicule Qu'on vous jette, mis en émoi, Il est toujours temps qu'on recule: Mieux me vaudrait rentrer chez moi.

Mais non pas! car je veux la lutte. Et votre fortune n'a rien Qui me répugne ou me rebute. Même je la préfère bien

A celles, qu'on dit plus heureuses, De ceux qu'on nommait «philistins»; Je préfère les viandes creuses De vos songes à leurs festins!

Si je tombe comme vous autres, S'il me faut vider les arçons, Eh bien, quoi! je serai des vôtres, N'est-il pas vrai, les bons garçons?

A vous donc qu'on raille et qu'on hue Et qu'on accable de mépris, O foule innombrable, cohue Des déclassés, des incompris!

A vous que hanta la chimère Du définitif, du parfait, Et qui, pour vouloir trop bien faire, Finalement n'avez rien fait;

A vous qui portiez dans vos têtes De trop beaux idéals rêvés, A vous tous, à vous grands poètes Aux poèmes inachevés;

A vous dont les fainéantises Sont pleines de si fiers projets, Et que poursuivent les hantises De trop magnifiques sujets;

A vous dont la pensée énorme, Trop large, ne pouvait entrer Sans la briser dans une forme, Dans un moule sans l'éventrer;

A vous, peintres, que désespère La toujours fuyante couleur, Qui devant un jeu de lumière Jetez vos pinceaux de douleur;

Musiciens, pâles d'entendre En vous des accords merveilleux, Et qui, de ne pouvoir les rendre, Avez des larmes dans les yeux;

A vous qui, ne pouvant traduire Les finesses que vous sentez, Préférez ne jamais produire, O délicats, exquis ratés!

A vous, paresseux égoïstes, Qui gardez vos oeuvres en vous; A vous les vrais, les grands artistes, A vous les emballés, les fous,

Qui, sans entendre les sarcasmes, Triomphez dans de pauvres soirs; A vous dont les enthousiasmes Gesticulent sur des trottoirs,

Personnages funambulesques, Laids, chevelus et grimaçants, Pauvres dons Quichottes grotesques, Et d'autant plus attendrissants,

Dont la Muse est la Dulcinée, --O chevaliers errants de l'art, A qui la gloire destinée Manqua peut-être par hasard!

Étant votre ami, votre frère, Un rêveur, un hurluberlu Qui connaîtra votre misère Peut-être demain,--j'ai voulu

Vous dédier par ce poème Les premiers vers que j'ai tentés, Enfants perdus de la bohème, O mes bons amis les Ratés!

Février 1889.

II

LA CHAMBRE

Au son d'un vieux Pleyel qu'un voisin pauvre oblige A moudre des galops, Chaque jour je m'éveille en murmurant: «Où suis-je?» Comme dans les mélos.

Je sors de la féerie en mon rêve apparue, Je sors d'une forêt... Et j'habite un hôtel situé dans la rue De Bourgogne, il paraît!

C'est une rue étroite, avec peu de silence Et beaucoup de maisons, Dont les cris les plus gais sont: «La belle Valence!» Et: «Les quatre saisons!»

L'acajou de ma chambre est, ce matin, d'un style Si Louis-Philippart, Que de cette atmosphère ingénument hostile Toute espérance part!

Quelles traces, fauteuils, sur votre velours chauve Laissèrent d'humbles dos! O fentes du plafond! ô papier de l'alcôve! O couleur des rideaux!

C'est aujourd'hui jeudi. C'est le jour où Marseille Tient ses marchés de fleurs. C'est là que je serais, dans la tiédeur vermeille, Au milieu des flâneurs,

Si je n'avais voulu, pour être ce poète Que nul ne demandait, Risquer d'être à Paris un Daniel Eyssette Sans Alphonse Daudet;

Si je n'avais rêvé le vieux rêve inutile, A tant d'autres pareil, De me faire une place au soleil d'une ville Qui n'a pas de soleil!

Je n'ai pas de soleil, et j'ai toujours décembre, Et pas encor d'amour: Toute mon existence est comme cette chambre Qui donne sur la cour!

L'ami qui vient me voir, joyeux quand il arrive, Est triste en s'en allant; Et la foi chaque jour me semble être moins vive Qu'il eut dans mon talent.

Sauf qu'il y a toujours sur ma table une rose, Dans l'âtre une souris Qui s'occupe toujours à ronger quelque chose, Je suis seul à Paris.

Mais, furtif rongement, mystérieux cinname, L'animal et la fleur Mettent autour de moi, l'une l'odeur d'une âme, L'autre le bruit d'un coeur.

Je n'ose plus penser que jamais à ma tempe Verdisse aucun laurier, Et crois me satisfaire en trouvant sous ma lampe Un bonheur d'ouvrier.

Mais je vois sur la table une grande corolle, Dans l'âtre un petit oeil; L'un me dit: «Patience!»--et j'entends sa parole; L'autre me dit: «Orgueil!»

Ce sont les deux conseils dont j'ai besoin pour vivre, L'un gris, l'autre vermeil: Mais le second conseil est moins facile à suivre Que le premier conseil.

Pourtant, le bruit qui ronge et le parfum qui rêve Me rendent quelque espoir, Et je me sens moins seul dans l'ombre, et je me lève, Et je ris dans le soir,

Sûr de pouvoir toujours, malgré l'heure grisâtre, Rire comme je ris, Tant qu'il me restera, sur ma table et dans l'âtre, Ma rose et

ma souris.

Paris, 1890.

III

A MA LAMPE

O vieille lampe, ô vieille amie, à ta lumière Que de bouquins je lus, que de vers j'écrivis! Sous ton humble abat-jour que de fois tu me vis Veiller, quand le sommeil rougissait ma paupière!

Lampe ventrue et basse, en cuivre bosselé, Comme on en voit encor sur les vieilles crédences, Tu reçus bien souvent de graves confidences: De mes espoirs les plus secrets je t'ai parlé.

Lampe, pendant longtemps tu fus ma seule amie; Et, lorsque j'habitais tout là-haut, sous le toit, Seuls m'étaient doux les soirs passés autour de toi... Et les fiacres roulaient dans la rue endormie.

Que de fois, accoudé sur ma table en bois blanc, J'ai, de ta poudre d'or, construit des existences, Et que de fois rimé, pour qui tu sais, des stances, Penchant mon front pâli dans ton cercle tremblant!

Et quand le petit jour rosé venait à naître, Quand, le ciel d'un bleu vert déjà se nuançant, L'aurore grelottait sur Paris, le passant Te voyait clignoter encore à ma fenêtre.

L'âge te faisait bien radoter quelquefois. Ton mécanisme était d'une étrange faiblesse. Il fallait te monter, te remonter sans

cesse, Et retourner ta clef sans cesse entre ses doigts.

Mais vous baissiez, méchante! et sans que je comprisse Pourquoi. Vous paraissiez vouloir vous amuser. La mèche s'obstinait à se carboniser. Et j'enrageais, croyant que c'était un caprice.

Bien souvent j'ai maudit votre détraquement, Et votre humeur, alors, me semblait une énigme. Vous faisiez tout d'un coup un bruit de borborygme, Puis vous vous éteigniez sans raison, brusquement.

Voilà qu'au lendemain il me fallait remettre La tâche... Et vous couvrant d'injure et de mépris, J'allais dormir!--Pardon! maintenant j'ai compris: Vous vous intéressiez à votre pauvre maître.

Ne voulant pas le voir si longtemps se pencher Pour écrire ou pour lire, un doigt contre la tempe, Vous cessiez de brûler... Et c'était, bonne lampe, Votre manière à vous de m'envoyer coucher.

IV

A LA MÊME

EN LA COIFFANT DE SON ABAT-JOUR

Car, sans lui, tu n'es rien, puisque, sans lui, tu laisses Divaguer ta clarté: Elle est ton âme souple aux trop blondes mollesses; Il est ta volonté.

Et je te coiffe donc de l'abat-jour sévère. Il n'a pas de feston; Mais on voit s'élargir en cône de lumière Son cône de carton.

C'est lui qui, sur la table, avec ta clarté d'ambre, Forme un cercle dans quoi Tous les rêves flottant aux ombres de la chambre Sont convoqués par moi.

Autour de la paroi transparente du cône, Plus d'un monstre hagard Vient tourner, attiré par le beau piège jaune, Le flaire, et puis repart.

Mais, franchissant le cercle où l'on voit luire, au centre, Le cuivre de ton pied, Plus d'un autre, saisi dans le moment qu'il entre, Tombe sur le papier.

C'est là qu'ils tomberont, autour du pied de cuivre, Tous ces rêves, en rond! Et c'est, quand on voudra les obliger à vivre, Là qu'ils résisteront!

Car c'est sous l'abat-jour que se dore et se crée, Tremble et se circonscrit, Le champ mystérieux d'une lutte sacrée Sans armes et sans cri.

Allons, lampe, venez! que d'un sage couvercle On rabatte vos feux; Et que sur cette table apparaisse le cercle Humblement merveilleux!

Le cercle se dessine. Attendons que tout dorme; Puis, forçons, quand tout dort, La pensée à venir se battre avec la forme Dans cette arène d'or.

C'est pour cela qu'on vit, pour amener, de l'ombre Dans ce rond de lueur, Des rêves... deux ou trois... on ne sait pas le nombre... C'est pour cela qu'on meurt.

Les couronnes ne sont, que semble, sur les tempes, Un dieu brusque apporter, Que ce qui, du halo quotidien des lampes, A

fini par rester.

1890.

V

LE DIVAN

Quand on est couché sur le divan bas Devant la fenêtre, C'est délicieux, car on ne sait pas Où l'on peut bien être.

Mollement couché, des coussins au dos, On goûte une joie: On ne voit plus rien, entre les rideaux, Que le ciel de soie!

Ni sordides murs, ni toits, ni sommet D'arbre de décembre! Mais on revoit tout sitôt qu'on se met Debout dans la chambre!

Dès qu'on est debout, on revoit la cour De zinc et d'asphalte, Tout ce qui, soudain, quand le rêve court, Vient lui dire: «Halte!»

L'envers des maisons, luxe à prix réduit, Gaz et tuyautages, Et l'affreux vitrail qui se reproduit A tous les étages!

Dès qu'on est debout, on voit brusquement Tout ça reparaître. On s'étend: plus rien que du firmament Dans une fenêtre!

C'est pourquoi, souvent, quand je me sens las De vulgaire vie, Durant tout un jour, sur le divan bas, Je rêve et j'oublie.

Et j'aime rester immobile sur Le vieux divan rouge, Sachant qu'on détruit le carré d'azur Aussitôt qu'on bouge.

Et je n'aperçois que du bleu, du bleu, Du bleu dans la baie; Le soleil y vient, une heure, au milieu, Faire sa flambée;

Puis, le carré bleu pâlit vers le soir, Prend un vert turquoise; Puis il s'assombrit, devient presque noir: C'est comme une ardoise.

Et de signes clairs partout la criblant, L'invisible craie Vient couvrir alors d'algèbre tremblant L'ardoise sacrée!

Oh! ne pas bouger! ne pas faire un pas Vers cette fenêtre! Croire que la cour affreuse n'est pas Et ne peut pas être!

Oh! dire au tableau: «Je ne te permets Que ce qui s'étoile!» Se placer toujours pour ne voir jamais Le bas de la toile!

Ce serait trop beau!--Ne pas lire tout, Choisir dans le livre!-- Mais on ne peut pas! Sans être debout, On ne peut pas vivre!

Ce qu'il faut pouvoir, ce qu'il faut savoir, C'est garder son rêve; C'est se faire un ciel qu'on puisse encor voir Lorsque l'on se lève;

C'est avoir des yeux qui, voyant le laid, Voient le beau quand même; C'est savoir rester, parmi ce qu'on hait, Avec ce qu'on aime!

Ce qu'il faut, c'est voir, au-dessus d'un toit, D'une cheminée, Au-dessus de moi, au-dessus de toi, D'une humble journée,

D'un coin de Paris,--c'est cela qu'il faut, Car c'est difficile!-- Un ciel aussi pur, un ciel aussi haut Qu'un ciel de Sicile!

VI

LA FENÊTRE

OU

LE BAL DES ATOMES

Un rayon d'or qui se faufile Aux interstices des volets Fait danser une longue file De petits atomes follets.

C'est une poussière vivante Qui monte, monte incessamment, Puis redescend, toujours mouvante, Dans un éternel tournoiement.

Elle tourbillonne et s'envole Comme un peuple de moucherons; Au soleil elle farandole Et fait des fugues et des ronds;

Et tels d'imperceptibles gnomes, De microscopiques lutins, Ils valsent, les petits atomes, Dans les rayons d'or des matins!

Sans cesse, dans cette traînée De clair soleil éblouissant, Leur troupe folle est entraînée, Elle remonte et redescend.

Ils dansent, dans l'or de la bande Qui tombe, oblique, des volets, Une furtive sarabande Et de silencieux ballets.

Qu'ont-ils donc à danser si vite Sur ce pont d'Avignon vermeil? Sentent-ils qu'il faut qu'on profite D'un bal que donne le soleil?

D'où vient-elle cette poussière? Ces atomes n'existent-ils Que dans les filets de lumière Qu'ils peuplent de leurs grains subtils?

Non. Leur montante farandole, Que l'on distingue seulement Dans la clarté qui les isole, Fait partout son fourmillement;

Et tout autour de nous, dans l'ombre, Ces riens, sans que nous le croyions, Voltigent en aussi grand nombre Que là, dans l'or de ces rayons.

Ils vont, viennent. Mais d'habitude On ne peut les apercevoir. L'air s'emplit de leur multitude: On les respire sans les voir.

Leur existence qu'on ignore Ne se révèle brusquement Que lorsqu'un rai de soleil dore Leur humble poussière, en passant!

Et je pense à ces pauvres diables Qui s'agitent autour de vous, A tous ces rêveurs misérables, A tous ces admirables fous!

Ils sont là, dans l'ombre, qui riment, Qui peinent sur leurs oeuvres,--mais C'est pour eux seulement qu'ils triment... Et vous ne les voyez jamais!

Vous ne savez pas l'existence De tous ces humbles faiseurs d'art A qui manque la circonstance; Mais lorsque, par un pur hasard,

La lueur de gloire est tombée Sur un petit groupe d'entre eux, Vous les admirez bouche bée Ceux-là qui furent plus heureux!

Car ils sont comme la poussière Des petits atomes danseurs Qu'on ne voit que dans la lumière, Les poètes et les penseurs!

Le rayon faufilé dans l'ombre, Dans lequel, seul, on peut les voir, Est trop étroit pour leur grand nombre, Et beaucoup restent dans le noir.

Dans cette clarté d'auréole Tous voudraient bien un peu venir. Hélas! et leur désir s'affole De n'y pouvoir pas tous tenir;

Ils y voudraient vite leur place, Car bientôt ils seront défunts... Mais la gloire, la gloire passe, Et n'en dore que quelques-uns!

1888.

VII

CHARIVARI A LA LUNE

O Lune, tu souris. Je crois bien que les doutes Où tu nous vois toujours errant T'ont donné ce sourire. En vain tu le veloutes. Ce sourire est exaspérant.

Je sens que les tourments d'une race inquiète Te servent de distraction. Ça t'amuse de voir hésiter un poète Entre le rêve et l'action.

Je sens que voir entrer nos pas dans une voie Pour en ressortir aussitôt Est la chose qui fait s'écarquiller ta joie, Silencieusement, là-haut.

Tu souris, car tu vois la scène et la coulisse; Et quand ta douceur fait semblant De vouloir consoler, ce n'est qu'une malice Cousue avec un rayon blanc.

Oui, quand, les soirs d'été, nous cueillons un peu l'heure, Heureux au clair de lune, enfin! Tu n'apportes jamais qu'une paix qui nous leurre Dans tes corbeilles d'argent fin.

Face de Pierrot grave ou de gai Monsignore, Pourquoi sourire? Est-ce que c'est Parce que tu connais ce que la Terre ignore? Sais-tu? Ne sais-tu pas? Qui sait?

Souris-tu pour cacher des fiertés socratiques, Ou des doutes à la Pyrrhon? Quel genre d'ironie est-ce que tu pratiques, Profil mince ou visage rond?

Sont-ce jeux de docteur qui sourit en Sorbonne De ce qu'il sait qu'il ne sait rien? Parfois n'a-t-elle pas, ta nonchalance bonne, Quelque chose de renanien?

Quand tu fais de la grâce exacte ou fantômale Au-dessus de notre bateau, Ton sourire vient-il de l'École Normale, Ou d'une fête de Watteau?

Si tu le sais, pourquoi ne pas faire connaître Le mot qui tire d'embarras? Mais puisque je te tiens, ce soir, dans ma fenêtre, Je jure que tu parleras!

Tu souriais tantôt quand la nuit trop superbe M'a fait pleurer. Tu as souri? Eh bien! je vais, frappant sur les cuivres du verbe, Te donner un charivari!

Je ferai tant de bruit avec les métaphores, Je t'assourdirai tellement D'interpellations rapides et sonores, Que, lasse au fond du firmament,

Pour obtenir la paix, pour m'entendre me taire, Tu répondras et tu diras Si tu n'as promené là-haut que le mystère D'un domino de Mardi-Gras!

Et j'aurai, pour user ce flegme ostentatoire Avec lequel tu te défends, Cette ténacité dans l'interrogatoire Qu'ont les juges et

les enfants;

Et sans me laisser prendre à la froideur commode De tes impassibilités, Je lèverai sans fin le marteau de mon ode, Et, frappant à coup répétés,

Frappant, comme ces clous à crochet qu'on enfonce, Le point d'interrogation, Tant que je n'aurai pas obtenu la réponse, Je poserai la question.

* * * * *

Pour voguer sur ton eau Quel monarque fantasque T'a fait creuser là-haut Dans du porphyre, Vasque?

Au bout de quel fétu De souffleur noctambule T'arc-en-cielises-tu Dans l'air bleuâtre, Bulle?

Exigeant d'un mortel Une adresse impossible, Pour quel Guillaume Tell Sors-tu de l'ombre, Cible?

Au-dessus des coteaux Qui sont barbus d'éteule, Quels sont les bleus couteaux Que tu repasses, Meule?

Quand, partant pour ailleurs, Au voyage on se risque, Quel est, des aiguilleurs, Celui qui t'ouvre, Disque?

Quel est, dans ta blancheur De banquise immobile, L'invisible pêcheur Qui peut t'aborder, Ile?

Lorsque glisse en rêvant Ta forme d'or qui s'arque De l'arrière à l'avant, Quelle est ta voile, Barque?

Quand mincit au lointain Ton bombement de toile Lumineux et latin, Quelle est ta barque, Voile?

Sur l'espalier du soir Quel jardinier t'empêche De mûrir pour pouvoir Te garder blanche, Pêche?

Sur les lignes de l'air, Portée où l'ombre flotte, Quel est-il, le Wagner Qui put t'inscrire, Note?

Es-tu la drachme, ou l'as, Et, ton effigie, est-ce Celle d'une Pallas Ou d'un Auguste, Pièce?

Lorsqu'on voit s'assembler Les nuages en groupe, Qui te fait circuler De l'un à l'autre, Coupe?

Pour que sorte un jardin De la brume qui rampe, Quel sublime Aladin Frotte ton cuivre, Lampe?

L'été comme l'hiver, Quand ton cadran se montre, Quel est le Gulliver Qui te remonte, Montre?

Quel est l'officiant Qui, pâle, t'a sortie D'un ciboire effrayant, Et qui t'élève, Hostie?

Quelle vague, quel flot Dont la crête scintille Put monter assez haut Pour te laisser, Coquille?

Quel vieux séditieux Dont le cerveau retarde, Blanche, au feutre des dieux, Vint t'arborer, Cocarde?

Quel montreur, affublant L'ombre d'un drap tragique, Te projette, Rond blanc De lanterne magique?

Loupe au cristal puissant, Quel savant gigantesque Par toi nous grossissant Arrive à nous voir presque?

Fer à cheval d'acier, Quel maréchal t'embrase Pour marescalcier Bucéphale ou Pégase?

Pour que nous n'en ayons Jamais le goût aux lèvres, Qui met sur des clayons Ce fromage de chèvres?

Quel est le noir jaloux Qui, sultan jusqu'aux moelles, T'a placé, Piège à loups, Dans son sérail d'étoiles?

Quand tu scintilles, nu, Au crépuscule fourbe, De quel crime inconnu Reviens-tu, poignard courbe?

Hamac, quel négligent, T'accrochant à deux astres, Dort dans ton arc d'argent, Bercé sur nos désastres?

Pour que passe un rayon, Quel brave machiniste Ouvre ce trappillon Sur notre monde triste?

Au fond du ciel léger Pétase de lumière, Quel est le Grand Berger Qui te porte en arrière?

Toi qui mets sur l'azur Ta nacre de Byzance, Es-tu d'un Être obscur Le jeton de présence?

En encre de clarté, D'une plume de cygne, Quel dieu te fait, Pâté, Sur le ciel, quand il signe?

Alourdis-tu--terreur Qui surplombe ou qui tombe!-- Globe, un poing d'empereur? Ou d'anarchiste, Bombe?

Buire, quel Cellini Galbe ton métal rose? Quel est, Point sur un I, Le Musset qui te pose?

Te maniant encor, Là-haut, mieux que personne, Quel est, Faucille d'or, Le Hugo qui moissonne?

Quel clown, frappant du pied, Va bondir de la Ville, Cerceau, dans ton papier, Pour imiter Banville?

A quel char de sommeil Dors-tu, Roue enrayée? Cymbale de vermeil, Qui t'a dépareillée?

Quelle fut--le sait-on? O Tête d'Holopherne, Ta Judith? Quel est ton Diogène, Lanterne?

Ex-voto, pour quel voeu Pends-tu sur la nuit noire? Quel Roland du Mont Bleu T'embouche, Cor d'ivoire?

Quel émir, Bouclier, Te suspend à sa selle? A quoi va se lier, Cerf-Volant, ta ficelle?

Quels sont tes poids, Plateau De balance romaine? En mangeant ce gâteau Quel enfant se promène?

Quel chiffre est ciselé Sur cette tabatière? Quel chat noir a filé Par ton trou blanc, Chatière?

Quel garde assermenté T'a sur sa blouse, Plaque? Quelle Tasse de thé Sert-on sur du vieux laque?

Grand Bouton de Cristal, Quel mandarin te porte? Poignée en clair métal, Ouvres-tu quelque porte?

Fermoir étincelant, Fermes-tu quelque tome? Hublot, tu luis au flanc De quel Vaisseau Fantôme?

Quel Coq, _escam quærens_, Perle, du bec te pousse? Palette, quel Rubens Passe dans toi le pouce?

De cette Opale, au loin, Quel turban s'agrémente? Qui te grignote un coin, O Pastille de menthe?

Qui va, dans les «ha! ha!» Te décrocher, Timbale? Quelle Nausicaa Te perd dans le ciel, Balle?

Dans quel moule arrondi Est-ce que l'on t'arrange, Tarte? De quel midi Peux-tu bien être, Orange?

De quel verre, Sorbet? De quelle jatte, Crème? O, de quel alphabet? Zéro, de quel problème?

De quel pré, Champignon? Visière, de quel Casque? Pont, de quel Avignon? Tambourin, de quel Basque?

Qui donc, Veilleuse, dort? Quel est ton hiver, Neige? Cirque, ton picador? Ton écuyer, Manège?

Quel Hercule a jeté Ce Peloton de laine? Fleur, quel est ton été? Ton Sèvres, Porcelaine?

Faïence, ton Nevers? Prunelle, ton Cyclope? Médaille, ton revers? Cachet, ton enveloppe?

Ton portrait, Médaillon? Diamant, ton satrape? Grelot, ton postillon? Grain de raisin, ta grappe?

Ton Versaille, OEil-de-Boeuf? OEil de tigre, ta jongle? Ton bilboquet, Boule? OEuf, Ton nid? Arc, ta flèche? Ongle,

Ton doigt? Lotus, ton lac? Ton lait, Bol? Ton puits, Cruche? Fruit, ta branche? Or, ton sac? Pain, ton blé? Miel, ta ruche?

* * * * *

Je m'arrête, essoufflé... Mais je sens qu'elle va Parler! que cette voix va tinter, qu'on rêva D'argent! que cette voix d'argent va me répondre! Que la Lune a senti sa patience fondre, Et qu'elle va répondre!... Et j'attends, haletant, Qu'elle tinte le mot de l'énigme; et, tintant Comme un timbre, en effet, tinterait dans la nue, La Lune me répond froidement:

«Continue!»

VIII

LE VIEUX PION

... Le voyans au dehors, et l'estimans par l'extérieure apparence, n'en eûssiez donné un coupeau d'oignon, tant laid il était de corps et ridicule en son maintien... Mais ouvrant cette boîte eûssiez au dedans trouvé une céleste et impréciable drogue...

RABELAIS.

Vieux pion qu'on raillait, ô si doux philosophe Aux coudes rapiécés, pauvre être marmiteux Dont l'étroit paletot, d'une luisante étoffe, Disait un long passé d'hivers calamiteux,

Je te revois. Ton crâne avait une houppette, Une seule, au milieu, de poils,--et tu louchais. Et longuement, avec un fracas de trompette, Dans un mouchoir à grands carreaux tu te mouchais.

Je te revois, dans le préau, sous les arcades, Grave, déambuler, et j'ai la vision De ton accoutrement pendant ces promenades Où tu marchais au flanc de ma division;

De ta longue, oh! si longue et noire redingote, Dans laquelle plus d'un avait déjà sué; De ton chapeau gibus bon pour mettre à la hotte, Si fantastiquement bleuâtre et bossué!

Ton haleine odorait le vin et la bouffarde, Et, quand tu paraissais à l'étude du soir, Souvent ton nez flambait dans ta face blafarde, Et c'est en titubant que tu venais t'asseoir.

Pochard mélancolique au crâne vénérable, Parfois tu t'éveillais, quand tu cuvais ton vin, Et, frappant un grand coup de règle sur la table, Tu glapissais: «Messieurs, silence!...» Mais en vain.

Ou plutôt, tu dormais, sans souci des boulettes Qu'on mâchait longuement pour t'envoyer au nez. Et ton étude alors marchait sur des roulettes... Plus de punitions ni de pensums donnés!

On t'avait surnommé Pif-Luisant. Les élèves Charbonnaient ton profil grotesque sur le mur. Mais tu marchais toujours égaré dans tes rêves. Tu ne souffrais de rien. Tu vivais dans l'azur.

Car tu faisais des vers. Tu rimais un poème! A nul autre que moi tu ne l'as avoué. --Comment donc avais-tu, lamentable bohème, Au fond de ce collège, en province, échoué?

Pif-Luisant, je t'aimais. Quelquefois je suis triste En repensant à toi. Qu'es-tu donc devenu? C'est toi qui m'as prédit que je serais artiste, Et c'est toi le premier rimeur que j'ai connu.

Un jour, ayant trouvé des vers dans mon pupitre, Tu fus pris d'une joie attendrie, et je vis Comme un rayonnement sur ta face de pitre, Et tu me contemplais avec des yeux ravis!

Dès ce jour, tu m'aimas. Et tandis que les autres Jouaient en criaillant aux barres, nous causions. Les conversations exquises que les nôtres! Parfois tu m'expliquais un peu mes versions.

Je crois que si j'ai fait vraiment ma rhétorique, C'est sous les marronniers, en t'écoutant parler. Tu commentais, dans ton langage poétique, Homère,--et je voyais la grande mer s'enfler,

Les galères en ligne avec leurs belles proues, Et les cnémides d'or des Grecs étincelants, Et je voyais passer, le rose sur les joues, La merveille de grâce, Hélène, à pas très lents!

Quelquefois tu prenais Virgile, ou bien Tibulle: J'entendais, sous les verts feuillages, les pipeaux, Les clochettes dont la chanson tintinnabule Dans les lointains du soir, quand rentrent les troupeaux.

Et puis, c'était Ovide et ses métamorphoses, Cycnus qui, duveté de neige, est fait oiseau, Daphné qui fuit, montrant ses talons nus et roses, Syringe qui se change en flexible roseau,

En roseau chuchoteur et qui devient lui-même Une flûte à six trous entre les doigts de Pan, Io, génisse blanche et que Jupiter aime, Les yeux d'Argus semés sur les plumes du paon!

Merci, vieux, qui, plus jeune encor, malgré ton asthme, Que le gandin pédant dont nous suivions les cours, Fus l'éveilleur de mon premier enthousiasme, Me refaisant la classe, en plein air, dans les cours!

Merci, toi qui me mis de beaux rêves en tête, Toi dont la main furtive, au dortoir, me glissait Les livres défendus de plus d'un grand poète, O toi qui m'as fait lire en cachette Musset!

Souvent, le professeur, corrigeant ma copie, Dans un discours français trouvait, en suffoquant, Quelque insulte à Boileau qui lui semblait impie, Quelque néologisme horriblement choquant;

Il pâlissait de mon audace épouvantable, Comme s'il s'attendait à voir crouler le toit... Mais il ne s'est jamais douté que le coupable, Mon affreux corrupteur, Pif-Luisant, c'était toi!

Oui, si je fus poussé vers quelque plus moderne Irrégularité, celui qui me poussa Fut ce pion crasseux qu'on traitait de baderne. Diogène poussif et Silène poussah!

O bohème déchu dont le sort fut si rude, Es-tu du grand sommeil sous la terre endormi, Ou bien fais-tu toujours, là-bas, ta triste étude, Et liras-tu ces vers de ton petit ami?

Grand poète incompris, ivrogne de génie, Toi qui me prédisais un si bel avenir, Tu fus mon maître vrai. Loin que je te renie, Aujourd'hui j'ai voulu chanter ton souvenir.

Et si la mort t'a pris, ce qui vaut mieux peut-être, Car tu ne souffres plus ni faim, ni froid cuisant, Dors tranquille, mon vieux, repose-toi, pauvre être, Toi que j'ai tant aimé... doux pochard... Pif-Luisant!

1889.

IX

LES SONGE-CREUX

Nous sommes de bien douces gens Qui ne faisons mal à personne, Contents de peu, point exigeants, Heureux d'une rime qui sonne, Heureux d'un beau vers entendu, D'une ballade commencée, D'une chimère caressée, D'un penser finement rendu. De bon sens peut-être indigents, Détestant tout ce qui raisonne, Nous sommes de bien douces gens Qui ne faisons mal à personne!

Qu'on laisse aux pauvres songe-creux, Aux rimeurs, aux penseurs étiques, Les choses qui les font heureux, Leurs rêves et leurs esthétiques! Laissez-nous poursuivre à l'écart Notre amoureuse musardise; Pour tout ce qui n'est pas de l'art Nous sommes pleins de balourdise; Nous sommes inintelligents Hors de nos vers... Qu'on nous pardonne, Nous sommes de bien douces gens Qui ne faisons mal à personne!

Sans savoir compter jusqu'à trois Nous nous en allons dans la vie; Nous sommes des esprits étroits Qui n'avons qu'une seule envie. Et nous fuyons dans nos jardins Les contacts blessants du vulgaire, Lui rendant dédains pour dédains... Mais ne lui cherchant pas la guerre! Aussi, daignez être indulgents Au songe-creux qui déraisonne... Nous sommes de bien douces gens Qui ne faisons mal à personne!

Février 1888.

X

LA FORÊT

La Nature, par qui souvent nous sommes tristes, Nous tous qui l'adorons, les rêveurs, les artistes, --Tandis que jour et nuit nous nous évertuons A vouloir l'exprimer, et que nous nous tuons Au labeur de fixer son image impossible, Nous regarde souffrir et demeure impassible.

Donc, j'étais amoureux de la grande forêt. Son sauvage parfum fort et doux m'enivrait; Il me fallait ses chants d'oiseaux et ses murmures; Et, la nuit, je rêvais d'elle, de ses ramures, Des bou-

quets nuptiaux que font ses aubépins, De ses fourrés touffus et peuplés de lapins Dont on voit brusquement fuir les petits derrières, Des morceaux de ciel bleu plafonnant ses clairières... Je l'aimais. Cet amour m'avait pris tout entier Le jour que j'avais fait un pas dans le sentier Qui la traverse toute en partant de l'orée. Je l'avais aussitôt follement adorée. On y voyait fleurir de grandes, grandes fleurs! On y sentait un tas de si bonnes odeurs! Et, le soir, quand chantaient les brises étouffées, Des endroits noirs semblaient habités par les fées! On avait peur. Enfin ma tête s'égarait... Et j'étais amoureux de la grande forêt! Mais amoureux vraiment, amoureux de ses sources, De ses ruisseaux croisant dans l'ombre mille courses, De ses mousses, de ses insectes voltigeant, De ses feuillages verts, bleu foncé, gris d'argent, Des enchevêtrements épineux de ses haies, De ses mûrons, de ses framboises, de ses baies, De sa mystérieuse et solennelle paix; Puis aussi de ses coins dans les taillis épais, De ses coins retirés qui semblent des alcôves Avec des lits fleuris de petites fleurs mauves!

Et j'aimais les sentiers même où l'on a des peurs Quand les bras sarmenteux des arbustes grimpeurs Viennent en s'étirant vous accrocher la manche, Où l'on se croit suivi soudain quand une branche Vous fait, malicieuse, un brusque frôlement, Et vient vous chatouiller dans le cou, drôlement!

J'aimais cette forêt.

Bien souvent le poète S'éprend ainsi, se met une folie en tête Dont il souffre beaucoup, mais qui dure fort peu Lorsqu'il la satisfait pleinement, lorsqu'il peut Posséder cette idée ou cet objet qu'il aime, Et lui faire un enfant, c'est-à-dire un poème. C'est ainsi que j'aimais. Je mourais du désir De prendre la forêt dans mes

vers, de saisir Son charme, son parfum, son silence, et de rendre L'émoi dont m'emplissaient un feuillage vert tendre, Une source, un recoin moussu, quelque oiselet Qui le long du sentier, par terre, sautelait, Un rayon qui glissait dans le feuillage sombre, Et la fraîcheur exquise, et le murmure, et l'ombre... Je mourais du désir d'exprimer tout cela!

C'est pourquoi je me dis: «Je serai toujours là Dans la forêt, notant le moindre frisson d'aile. Je viendrai chaque jour me remplir les yeux d'elle, Tâcher de lui voler de sa beauté, m'asseoir Sur le même arbre mort, s'il le faut, chaque soir, Tant que je n'aurai pas bien traduit son mystère Et cette forte odeur de feuillage et de terre Qu'elle sent. Je veux bien me priver de sommeil: Mais je la surprendrai, la gueuse, à son réveil, Pour bien voir quelles sont à l'aurore ses teintes, De quel vert plus brillant ses feuilles sont repeintes, Et comment la rosée à leur bout vient perler, Et comment tous les plus vieux arbres font trembler, Dans l'azur matinal, des cimes toutes roses!»

Oui, mon rêve, c'était de traduire ces choses, Mais malgré mes efforts je ne le pus jamais! Je ne possédai pas la forêt que j'aimais! Et mon amour devint alors de la souffrance. Je fus pris tout d'un coup d'une désespérance Affreuse. Et comme, un jour, pour la dernière fois, Assis dans la fraîcheur exquise d'un sous-bois, Je voulais découvrir les mots exacts pour dire L'églantier qui fleurit, la brise qui soupire, Le mystère si calme et frais du clair-obscur, Les petits airs penchés des clochettes d'azur Qui se livrent, sans doute, à quelque babillage, Et les sourires bleus du ciel dans le feuillage, Le soleil qui parfois en rais semble pleuvoir, Je me mis à pleurer de ne pas le pouvoir! J'étais vaincu, brisé! Soudain, tout mon courage S'en allait! Je pleurais d'impuissance et de rage! Je

pleurais, suffoqué de douleur, étouffant D'un de ces gros chagrins de poète et d'enfant! Et les branches étaient doucement frémissantes, Et jamais les oiseaux cheminant dans les sentes N'avaient été plus gais, les merles plus siffleurs. Au-dessus de mon front passaient des vols ronfleurs D'abeilles, de frelons... J'étais couché dans l'herbe: Et je la sentais douce, odorante. Et, superbe, Sans savoir que pour elle un homme sanglotait, La forêt verdoyait, fleurissait et chantait!

La Nature est toujours la grande indifférente; De tous les maux humains elle reste ignorante. Souvent les malheureux l'ont maudite, en voyant Qu'elle les regardait en ne s'apitoyant Jamais, et que devant leurs souffrances cruelles Ses fleurs gardaient leur joie et fleurissaient plus belles, Et qu'elle n'était rien qu'un merveilleux décor! Mais, pour nous qui l'aimons, c'est bien plus dur encor, Pour nous, ses amoureux, les peintres, les poètes, Puisque enfin nos douleurs par elle nous sont faites! C'est de son seul amour que l'artiste est martyr. Ne peut-elle donc pas à ses maux compatir, La toujours insensible et sereine Nature, Ou paraître savoir tout au moins sa torture?

Mais non!--Et si jadis, forêt, grande forêt, Si, dans son désespoir, celui qui t'adorait Était allé se pendre, un soir, à quelque branche, Cela n'aurait pas fait faner une pervenche, S'attrister un iris, pleurer un chèvrefeuil! Tes roses d'églantiers n'auraient pas pris le deuil De leur pauvre amoureux, en fermant leurs pétales! Calmes auraient souri tes hautes digitales! Tes oiseaux n'auraient pas éloigné leurs ébats Et n'auraient pas jasé ni chansonné plus bas En voyant balancer ma longue forme brune! Et quand un ironique et blanc rayon de lune M'aurait comme vêtu du linceul des défunts, Ta brise aux chauds soupirs, ta brise aux doux parfums

N'aurait pas tu son bruit de harpe qu'on accorde, Et des liserons bleus auraient fleuri ma corde!

Bellevue, 1888.

XI

OÙ L'ON RETROUVE PIF-LUISANT

Il bouquinait un vieux Hugo de chez Hetzel Au seuil d'une taverne. Étant de cette race Qui déjeune d'un bock et dîne d'un bretzel, Il m'apparut bien maigre à cette humble terrasse.

Alors, je l'emmenai dans le soir. Il parlait. Le profond Luxembourg nous ouvrit ses quinconces. Je crois l'entendre encor dans le soir violet Maudire l'esthétisme et les Muses absconses.

Je crois le voir encor s'arrêter.--«_Mille dious!_» Dit-il au promeneur surpris qu'on l'interpelle, «Notre premier devoir est de chanter pour tous! Foin d'un art compliqué pour petite chapelle!

«Quand l'importance du cheveu que vous sciez En huit, mes bons seigneurs, n'est pas très bien saisie, Pourquoi vous figurer que des initiés Peuvent seuls s'ingérer d'aimer la Poésie?

«Certe, il faut fuir les lourds et stupides moqueurs, Mais craindre, quand on veut écarter le vulgaire, D'y confondre certains qui n'en sont pas, les coeurs Qui sentent grandement, s'ils ne comprennent guère.

«Aimez ces dédaignés et ces silencieux Qui, les vers déclamés, n'en disent rien de juste, Mais à qui l'on surprend des larmes dans les yeux, Tant ils ont bien senti passer le vol auguste!

«Aimez ces ignorants de vos jeux, de leur prix, Et leur simplicité quelquefois justicière; Et songez qu'après tout ce qu'ils n'ont pas compris Ce n'était, bien souvent, que tours de gibecière,

«Ah! ne préférez pas ces soi-disant experts Qui pèsent au carat les beautés précieuses A ces âmes qui pour répercuter les vers Ont la sonorité des âmes spacieuses!»

XII

OÙ L'ON PERD PIF-LUISANT

J'allais souvent le voir tandis qu'il se mourait.

C'était à mi-chemin du ciel qu'il demeurait, Dessous les toits, et dans une affreuse mansarde Aux murs blanchis, au noir plafond qui se lézarde. J'allais souvent le voir, et nous causions longtemps, Et ses doigts amaigris étaient plus tremblotants Chaque jour, et sa lèvre était plus violette.

* * * * *

Il me disait:

«Surtout, ne sois jamais poète. Les vers, mon pauvre ami, c'est ce qui m'a perdu. Tu le vois, je suis vieux, exténué, rendu Avant l'âge, car j'ai voulu faire ce rêve. La lutte m'a brisé. Non, la vie est trop brève: Pourquoi passer son temps à batailler, pourquoi Ne

pas vivre en son coin, sage, et se tenant coi? Le bonheur régulier, crois-moi, la vie intime, Le foyer, une femme et des enfants, l'estime De son quartier. Surtout, ne fais jamais de vers! N'en fais jamais! Si c'est un innocent travers, S'il te plaît, comme on dit, de courtiser la Muse, Quelquefois, au dessert, en bourgeois qui s'amuse, Tu le peux, et c'est sans danger.

«Mais si, le soir, Quand la lune sourit, tu rêves de t'asseoir Sur le vieux banc de pierre au fond du parc, d'entendre La chanson de la brise, et si tu vas t'étendre Par les matins d'été, dans l'herbe, sur le dos, En regardant le ciel avec des yeux mi-clos, Si le rythme t'émeut, si ton être tressaille Quand s'envole une strophe, et si ton coeur défaille Quand un ami te lit des vers à haute voix, Si le désir te prend, devant ce que tu vois, De l'exprimer avec une forme parfaite, Si tu sens vaguement s'agiter un poète En toi, n'hésite pas! étouffe dans ton coeur Ce serpent! Il y va, crois-moi, de ton bonheur... Et le bonheur vaut seul vraiment qu'on s'en occupe. Le métier de poète est un métier de dupe. Ah! mon expérience est amère! Longtemps, J'ai subi les dédains, les affronts irritants Des sots; j'ai combattu pour l'art, plein d'énergie! Je marchais, ébloui toujours par la magie De mon rêve, mes yeux de fou perdus au ciel! Je ne souffrais de rien. J'étais même sans fiel Pour ceux qui me raillaient. J'étais le doux bohème Inoffensif; j'allais, en penaillons, tout blême, Et nourri seulement des viandes de l'esprit; Sans me mettre en souci du vulgaire qui rit, J'allais, gonflant toujours quelque nouvelle bulle! J'étais l'extravagant heureux qui noctambule, Qui trouve, pour dormir, un banc délicieux, Pour qui tous les plafonds sont trop bas, sauf les cieux. J'étais le vagabond poète qui balade, Cherchant des jours entiers un refrain de ballade, Et qui va devant lui, sans souci des hivers, Heureux de se chanter à lui-même ses vers! Je me disais:

Mon temps n'est pas venu, mon heure Sonnera. Mais j'ai vu que l'espoir était leurre. J'ai vieilli, je me suis lassé d'être incompris. C'est absurde, mais c'est ainsi: le beau mépris Que nous avons d'abord pour le goût du vulgaire Tombe avec l'âge. Eh quoi! toujours faire la guerre? On veut avoir son tour de gloire. On n'en peut plus Des veilles sans profit, des travaux superflus. J'ai fait de l'art. Cet autre fait du vaudeville: Et c'est à lui que va la multitude vile. C'est lui que l'on acclame. Et moi je meurs de faim! Eh bien! je me révolte et je crie, à la fin! Mon coeur veut déverser son trop-plein d'amertume. Nous autres, je sais bien, notre gloire est posthume Quelquefois. Il paraît que, quand nous sommes morts, La Gloire, cette femme, a souvent des remords De ne pas nous avoir aimés. On nous découvre. Nos vers sont exaltés; nos tableaux vont au Louvre... Mais que nous font de verts lauriers sur nos tombeaux? C'est vivant que j'aurais voulu quelques lambeaux De cette pourpre; et, mort, je n'en fais nul usage! Vois-tu, le désespoir vous étreint avec l'âge D'être plus inconnu qu'un faiseur de couplet; Et l'on mendie: «Un peu de gloire, s'il vous plaît! Daignez avant ma mort m'avancer quelque chose, Quelques rayons sur ma future apothéose! Si l'on doit m'admirer plus tard, il vaut autant Commencer tout de suite, et je mourrai content. J'ai trop voulu sortir de l'ornière banale, Dites-vous: quand l'idée est trop originale On la repousse?... Eh bien! si c'est là le récif Où j'échouai, je veux bien faire du poncif. Du poncif, s'il le faut! Mais avant que j'expire, C'est mon rêve, je veux que le bourgeois m'admire!»

«Oui, vieillis, les plus fiers lutteurs, les plus fougueux Parlent ainsi, lassés d'être incompris et gueux!

* * * * *

«Car c'est une tristesse noire De vieillir toujours méconnu. Alors, n'ayant pas eu la gloire Dans cette vie, on n'a rien eu.

«Comme on a passé sa jeunesse A chasser la chimère, on n'a Rien récolté pour sa vieillesse, Et quand l'heure affreuse sonna,

«L'heure de la tristesse, l'heure Des ressouvenirs étouffants, On se vit pauvre, sans demeure, Et vieux grand-père sans enfants.

«Trimer, c'est bon quand on est jeune. Mais on change en se faisant vieux. On ne supporte plus le jeûne, On songe qu'on serait bien mieux

«Dans un intérieur confortable Que sous un plafond d'où ça pleut; On songe que se mettre à table Doit être un plaisir, quand on peut!

«On songe qu'une chambre chaude Doit être agréable, le soir, Avec une femme qui rôde Autour de vous, blonde, en peignoir;

«Qu'il est doux, lorsque le vent souffle, D'être, béat, au coin du feu; Tout en rôtissant sa pantoufle, De somnoler un petit peu;

«Qu'il est doux de prendre ses aises, De mettre aux chenets son talon, D'avoir, au lieu de quatre chaises, De bons fauteuils dans son salon!

«Ah! que de choses on regrette Lorsqu'on eut des rêves trop grands! Musicien, peintre, poète, Ce sont de fichus métiers. Prends

«Quelque bon métier qui rapporte; Mets sur ton oreille un crayon Ou des panonceaux sur ta porte, Et ne cherche pas le rayon!

«Ne fais jamais d'art! Ne t'ingère Jamais de penser du nouveau! Fume un gros cigare. Digère. Et crains les rhumes de cerveau!

«Bois frais. Tiens-toi dans l'allégresse. Pas de vers, je te le défends. Vis comme un coq en pâte. Engraisse. Fais des ribambelles d'enfants!

«Du reste, je te dis ces choses, Mon pauvre ami, mais je sais bien Que les conseils des vieux moroses Ne serviront jamais de rien,

«Et que, si le diable t'y pousse, Tu seras poète, gamin! --Mais j'ai parlé trop, et je tousse... Embrasse-moi vite. A demain!»

* * * * *

Le lendemain, j'appris la mort du pauvre hère. Je l'accompagnai seul jusqu'à son cimetière, Puis, ayant vu glisser le cercueil dans le trou, Je marchai devant moi, longtemps, sans savoir où. Et je songeais: «Jamais je ne serai poète! Car je n'ai pas le coeur assez brave, et ma tête S'égarerait à tant souffrir. Je ne veux pas Traîner cette existence affreuse, à chaque pas Me blesser aux cailloux aiguisés de la route. L'Art, oh! l'Art m'attirait et me grisait, sans doute! Mais je veux travailler à faire mon bonheur. Cet homme avait raison. Il m'a donné la peur Du calvaire qu'il faut gravir pour être artiste. Je veux vivre impassible et vieillir égoïste!» Je m'aperçus alors que j'étais dans les champs, Que les arbres, bouquets de parfums et de chants, S'éveillaient au soleil, et que les verts cytises Invitaient sous leur ombre à des fainéantises; Que le ciel, d'un bleu pâle, avait l'air d'un satin De Chine; que c'était l'adorable matin, L'heure où la cime des ormeaux

tremble et rougeoie. Dans ces odeurs, dans ces fraîcheurs, dans cette joie, J'oubliai tous les maux que l'autre avait soufferts...

--Et je rentrai chez moi pour écrire ces vers.

1887.

XIII - I

SOUVENIRS DE VACANCES

LE TAMBOURINEUR

A l'heure où l'invisible orchestre des cigales N'exerce pas encor ses petites cymbales, Quand l'horizon est rose et vert, de bon matin, Par les sentiers pierreux de la blanche colline, En jouant un vieil air lentement s'achemine Le tambourineur, beau comme un pâtre latin.

Sous les pins parasols d'où pleuvent les aiguilles Qui rendent les sentiers glissants, il fait des trilles Sur le fin gaboulet, comme un merle siffleur. Sa longue caisse aux flots de rubans verts ballante, Il s'en va pour donner une aubade galante A la belle qui l'a choisi pour cajoleur.

Il souffle dans son fifre un air très gai de danse, Pendant qu'il frappe avec la baguette, en cadence, La peau du tambourin qui ronfle sourdement. Le petit galoubet d'ivoire rossignole, Et le tambourin suit l'alerte farandole D'un monotone, un peu triste, accompagnement.

Tambourineur d'Amour, comme je te ressemble! Je vais jouant du triste et du gai tout ensemble: Le tambourin sonore et grave, c'est mon coeur, Rien plus lourd à porter, va, que ta caisse lourde! Mais, toujours, cependant qu'il fait sa plainte sourde, Sifflote mon esprit, ce galoubet moqueur!

1888.

II - L'ÉTANG

L'étang, dont le soleil chauffe la somnolence, Est fleuri ce matin de beaux nénuphars blancs. Les uns, sortis de l'eau, semblent offrir, tremblants, Leur assiette de Chine où de l'or se balance.

D'autres n'ont pu fleurir, mais purent émerger, Et, pointe autour de quoi l'onde en cercles se plisse, Leur gros bouton bronzé qui commence à nager Est une cassolette avant d'être un calice.

D'autres, encor plus loin du moment de surgir, Promesse de boutons par l'eau glauque couverte, Se bercent d'un remous sous l'ample feuille verte Qu'on voit, comme un plateau de laque, s'élargir.

Ainsi sont mes pensers dans leur floraison lente. Il en est d'achevés que leur tige me tend, Complètement éclos, comme, sur cet étang, Les nénuphars berçant leur soucoupe indolente.

D'autres n'ont encor pu qu'atteindre le niveau... Et ce sont eux surtout que, poète, on caresse, Qu'on laisse à fleur d'esprit flotter avec paresse, Comme les nénuphars qui pointent à fleur d'eau.

Mais je sens la poussée en moi, vivace et sourde, D'autres pensers germés mystérieusement, Qui montent en secret vers leur achèvement, Comme les nénuphars qui dorment sous l'eau lourde.

III

LES PAPILLONS

En Mai, quand les brises roucoulent, Quand fleurissent toutes les fleurs, Les papillons sont grands buveurs: Les petits papillons se soûlent.

Souvent, au crépuscule gris, A l'heure où le couchant se clore, On en voit balocher encore: C'est tout simplement qu'ils sont gris.

Le regard les suit et s'étonne De les voir, dans le jour tombant, S'en aller d'un vol titubant, D'un vol qui zigzague et festonne.

Les pauvrets se sont attardés A boire dans toutes les roses; Pour chasser les ennuis moroses Ils se sont un peu pochardés.

Au sortir de leur chrysalide Faisant dehors leurs premiers pas, Pour les parfums n'avaient-ils pas Encor la tête assez solide?

Avaient-ils des chagrins d'amour, Ces papillons? Voulaient-ils boire Pour se consoler d'un déboire? Mon Dieu, ça se voit chaque jour!

Ou par des amis en goguette Se laissèrent-ils emmener De fleur en fleur biberonner, Comme de guinguette en guinguette?

Eux, les élégants papillons, Si corrects près des marguerites, Ils sont, en regagnant leurs gîtes, Dépoudrés de leurs vermillons!

Et gris à rouler sous les roses, Lorsqu'il leur faut rentrer chez eux, Ils s'en reviennent deux par deux... Et voilà qu'ils disent des choses!...

Ils se détaillent leurs amours, Se vantent de leurs prétentaines, Mettent de travers leurs antennes, S'attendrissent, font des discours;

Eux, les doux frôleurs de corolles, Les petits Platons de l'air pur, Amis des lys et de l'azur, Ils racontent des gaudrioles!

Quand les nectars et les rayons Ont troublé leur âme sensible, Il n'y a rien de plus terrible Que l'ivresse des papillons!

Dons Juans récitant leurs listes, Ils révèlent soudain aux fleurs Quelles âmes d'écornifleurs Ils cachaient, ces idéalistes!

Battant des ailes de pastel, Chacun, avant la nuit, aspire Un dernier lys avec sa spire, Ainsi que l'on hume un cocktail!

Les roses ayant une essence Qui grise mieux que le trois-six, Ce qu'au buisson dit le _Tircis_ Est de la plus rare indécence.

Les _Machaons_ sont déchaînés. Et les hautaines _Atalantes_ Ne fuient qu'avec des ailes lentes Qui semblent leur dire: «Venez!»

Le _Mars_, gai comme un soir de solde, Dit au _Tabac d'Espagne_: «Ohé!» Le _Daphnis_ change de Chloé. Le _Tristan_ se trompe d'Ysolde.

A demain matin les pardons! Il faudra qu'on s'y reconnaisse. Mais, ce soir, plus d'une _Vanesse_ Pour les phlox trahit les chardons.

Un obscur papillon d'avoine Tutoie un lilas de jardin. Le papillon du chou, soudain, Appelle: «Mon chou!» la pivoine.

Le désordre règne. Il n'y a Plus de lois ni de protocoles. L'_Argus_ parle argot. «Tu me colles!» Dit l'_Argynne_ au pétunia.

Le _Demi-Deuil_ n'est plus sévère. Et: «Ma primevère n'est pas Grande», dit le _Sylvain_ tout bas, «Mais je bois dans ma primevère!»

IV - V

DÉJEUNER DE SOLEIL

Le soleil hume la rosée Qui s'évapore lentement. Vers lui, dans le matin charmant, Elle monte, vaporisée,

L'aurore fait le firmament D'une teinte exquise et rosée. Le soleil hume la rosée Qui s'évapore lentement.

Sur chaque brin d'herbe est posée Une goutte arc-en-cielisée De plus de feux qu'un diamant... Et, comme il en est très gourmand, Le soleil hume la rosée.

LES COCHONS ROSES

Le jour s'annonce à l'Orient De pourpre se coloriant; Le doigt du matin souriant Ouvre les roses; Et sous la garde d'un gamin

Qui tient une gaule à la main, On voit passer sur le chemin Les cochons roses,

Le rose rare au ton charmant Qu'à l'horizon, en ce moment, Là-bas, au fond du firmament, On voit s'étendre, Ne réjouit pas tant les yeux, N'est pas si frais et si joyeux Que celui des cochons soyeux D'un rose tendre.

Le zéphyr, ce doux maraudeur, Porte plus d'un parfum rôdeur, Et, dans la matinale odeur Des églantines, Les petits cochons transportés Ont d'exquises vivacités Et d'insouciantes gaîtés Presque enfantines.

Heureux, poussant de petits cris, Ils vont par les sentiers fleuris, Et ce sont des jeux et des ris Remplis de grâces; Ils vont, et tous ces corps charnus Sont si roses qu'ils semblent nus, Comme ceux d'amours ingénus Aux formes grasses.

Des points noirs dans ce rose clair Semblant des truffes dans leur chair Leur donnent vaguement un air De galantine, Et leur petit trottinement A cette graisse, incessamment, Communique un tremblotement De gélatine.

Le long du ruisseau floflottant Ils suivent, tout en ronflotant, La blouse au large dos flottant De toile bleue; Ils trottent, les petits cochons, Les gorets gras et folichons Remuant les tire-bouchons Que fait leur queue.

Et quand les champs sans papillons Exhaleront de leurs sillons Les plaintes douces des grillons Toujours pareilles, Les cochons, rentrant au bercail, Défileront sous le portail, Agitant le double éventail De leurs oreilles.

Puis, quand, là-bas, à l'Occident, Croulera le soleil ardent, A l'heure où le soir descendant Touche les roses, Paisiblement couchés en rond, Près de l'auge peinte en marron, Bien repus, ils s'endormiront, Les cochons roses.

VI

LE PETIT CHAT

C'est un petit chat noir, effronté comme un page. Je le laisse jouer sur ma table, souvent. Quelquefois il s'assied sans faire de tapage; On dirait un joli presse-papier vivant.

Rien de lui, pas un poil de sa toison ne bouge. Longtemps il reste là, noir sur un feuillet blanc, A ces matous, tirant leur langue de drap rouge, Qu'on fait pour essuyer les plumes, ressemblant.

Quand il s'amuse, il est extrêmement comique. Pataud et gracieux, tel un ourson drôlet. Souvent je m'accroupis pour suivre sa mimique Quand on met devant lui la soucoupe de lait.

Tout d'abord, de son nez délicat il le flaire, Le frôle; puis, à coups de langue très petits, Il le lampe; et dès lors il est à son affaire; Et l'on entend, pendant qu'il boit, un clapotis.

Il boit, bougeant la queue, et sans faire une pause, Et ne relève enfin son joli museau plat Que lorsqu'il a passé sa langue rêche et rose Partout, bien proprement débarbouillé le plat.

Alors, il se pourlèche un moment les moustaches, Avec l'air étonné d'avoir déjà fini; Et, comme il s'aperçoit qu'il s'est fait

quelques taches, Il relustre avec soin son pelage terni.

Ses yeux jaunes et bleus sont comme deux agates; Il les ferme à demi, parfois, en reniflant, Se renverse, ayant pris son museau dans ses pattes, Avec des airs de tigre étendu sur le flanc.

Mais le voilà qui sort de cette nonchalance, Et, faisant le gros dos, il a l'air d'un manchon; Alors, pour l'intriguer un peu, je lui balance, Au bout d'une ficelle invisible, un bouchon.

Il fuit en galopant et la mine effrayée, Puis revient au bouchon, le regarde, et d'abord Tient suspendue en l'air sa patte repliée, Puis l'abat, et saisit le bouchon, et le mord.

Je tire la ficelle, alors, sans qu'il le voie; Et le bouchon s'éloigne, et le chat noir le suit, Faisant des ronds avec sa patte qu'il envoie, Puis saute de côté, puis revient, puis refuit.

Mais dès que je lui dis: «Il faut que je travaille; Venez vous asseoir là, sans faire le méchant!» Il s'assied... Et j'entends, pendant que j'écrivaille, Le petit bruit mouillé qu'il fait en se léchant.

VII

BALLADE DU PETIT BÉBÉ

Il fait un gazouillis suave, Un chantonnement continu, Sans souci du ton, de l'octave. Son crâne au seul frison ténu Est si blond qu'il paraît chenu. Par une prudente planchette Dans son haut fauteuil retenu, Le petit bébé fait risette.

Et puis il désigne, très brave, Le gros chat, de son doigt menu. Et puis, quand sa bonne le lave Et poudre tout son corps charnu, De vive force maintenu Jambes en l'air, sans chemisette, En montrant son derrière nu Le petit bébé fait risette.

Après quoi, longuement, il bave. Et comme un objet inconnu Il contemple, rêveur et grave, Son pied dans ses deux mains tenu. Et, pris du désir saugrenu De sucer son bout de chaussette Auquel il n'est pas parvenu, Le petit bébé fait risette.

ENVOI

Épousez-vous, couple ingénu, Comme Marius et Cosette. Tout rit lorsque, nouveau venu, Le petit bébé fait risette.

VIII

CRÉPUSCULE

Au bord de l'horizon les collines boisées Ondulent, en prenant des teintes ardoisées, Cependant qu'un dernier reflet, comme un mica Piqué sur les coteaux, scintille dans leur brume, Et que, timidement, une étoile s'allume Dans l'azur pâle et délicat.

Les arbres, sur le ciel, de leurs grêles membrures, Font un dessin pareil à celui des nervures D'une feuille. A présent, les étoiles sont deux, Et luisent à travers la vapeur violette Comme des yeux de femme à travers la voilette... Les arbres ont un air frileux.

Tous les contours ont des finesses d'aquarelle. Les fonds sont des lavis très clairs. Un clocher frêle S'effile exquisement sur le lointain bleuté. Les étoiles sont trois. La campagne repose, Et

dans le ciel vert d'eau monte une lune rose Comme un cuivre désargenté.

De larges bandes d'or l'horizon se chamarre. Mais le dernier reflet s'est éteint sur la mare. On croit voir des cyprès dans les hauts peupliers. Le jour traîne un moment encor son agonie. Les crapauds font un chant d'une plainte infinie... Les étoiles sont des milliers.

IX

ON SOUFFLE

On souffle, et vous vous envolez, Duvet des chandelles de neige! Le souffle qui vous désagrège Met à nu des coeurs désolés!

Par un jeu bête et sacrilège Pauvres coeurs désauréolés! On souffle, et vous vous envolez, Duvet des chandelles de neige!

Rayons blancs dont sont étoilés Nos coeurs naïfs (au mien que n'ai-je Votre poids encor, qui l'allège!) Ainsi, vous nous êtes volés: On souffle, et vous vous envolez!

XIV

LA PREMIÈRE

Or, c'est Dieu qui fit la première, Qui façonna son corps si cher Lui-même, dans de la lumière, Et pétrit son exquise chair.

Il mit sur sa peau de l'aurore Et du soir d'été dans ses yeux, Puis il tissa pour elle encore Le soleil en rayons soyeux.

De ses adroites mains divines Le bon Dieu sculptait, il dorait. Et déjà le souffle odorait Entre les lèvres purpurines.

Déjà l'oeil charmant s'entr'ouvrait Comme s'entr'ouvre une pervenche; Et du talon fin à la hanche La ligne onduleuse courait.

Pâle aux musiques de l'orchestre Qu'apportaient les vents attiédis, Émerveillant le paradis Qui n'était alors que terrestre,

Ève s'épanouit, semblant Sous les branches, nue et pudique, Un tel chef-d'oeuvre doux et blanc Que le lys murmura: «J'abdique!»

Dieu, riant dans sa barbe, dit: «Tu feras le bonheur de l'homme.» Or, c'est elle qui le perdit En lui faisant croquer la pomme.

A qui serait-il donc prudent D'offrir le coeur et la chaumière? La première perdit Adam: Et c'est Dieu qui fit la première!

XV

Oh! les yeux, les beaux yeux des femmes! Que de choses nous y voyons! C'est de la lumière des âmes Que nous croyons faits leurs rayons.

Nous croyons lire en leurs prunelles Des perversités, des candeurs; Et nous mettons du rêve en elles, Nous fiant à leurs profondeurs;

Mais le trouble des yeux, leur vague, Et leurs calmes de soirs d'été, Leurs bleus changeants comme la vague, Leur douce et vivante clarté,

La lumière exquise filtrée Entre les cils frangés,--tout ça N'est rien qu'un peu d'humeur vitrée Qu'un peu de soleil nuança.

Les yeux sont des petites flaques Reflétant du ciel sans savoir; Pas plus que s'ils étaient opaques Les pensers ne peuvent s'y voir;

Et, tout simplement, quand se lève Leur regard profond et câlin, S'ils nous paraissent pleins de rêve, C'est qu'ils ont un beau cristallin.

XVI

LES TZIGANES

Un ordre fut donné par le chef à mi-voix, Et des bruits d'instruments dans l'ombre s'entendirent. Le silence se fit. Et, sur leurs clés de bois, Harmonieusement les cordes se tendirent.

Ce ne furent d'abord, sous les arbres touffus, Que des fragments épars d'harmonie essayée, --Par de vagues accords, des préludes confus, L'âme des violons voulant être éveillée.

Incertains un moment gémirent les altos, Puis de leur gravité sonore ils s'assurèrent, Et les Tziganes noirs, drapés dans leurs manteaux, Brusquement, pour jouer, en cercle se levèrent.

Alors le chef, les yeux perdus, improvisant, Attaqua la mesure avec un geste large, Et, du son merveilleux lui-même se grisant, Il

partit, endiablé, comme dans une charge.

L'orchestre répandit un long bruit de sanglots; Et du même côté, tous, la tête penchée, Ils envoyaient l'archet, pâles, les yeux mi-clos, Ivres de l'harmonie en ondes épanchée.

Ils jouaient, balançant lentement leurs grands corps, Et toujours un sourire énigmatique aux lèvres. Et par moments c'étaient d'étranges désaccords, Ou, sous les doigts pinceurs, des pizzicati mièvres.

Agacés quelquefois par les archets frôleurs, Les instruments avaient des plaintes fantastiques, Comme le vent nocturne ou les dogues hurleurs Montant lugubrement leurs gammes chromatiques.

Tantôt sous un baiser de lune on croyait voir Quelque apparition vague en une clairière, Tantôt des cavaliers passer sous un ciel noir Quand le rythme prenait une fureur guerrière.

Et c'étaient, tout d'un coup, d'immenses désespoirs, Plaintes de trahison, mortes chères pleurées; Et puis, des souvenirs attendris de beaux soirs... Et les cordes n'étaient plus qu'à peine effleurées.

Le violon du chef chantait éperdument. Quel étrange génie avait donc ce grand diable? Il passa tout d'un coup du sauvage au charmant: Et ce fut une valse, alors, inoubliable!

Son archet, appuyé dans toute sa longueur, Faisait monter un son d'une pureté grave, Qui vous envahissait de trouble et de langueur, Et qui se prolongeait, agonisant, suave!

Vous roulant, vous berçant, avec quelles lenteurs Ondulait et mourait la vague mélodique! Et plus que la nuit chaude, et plus que les senteurs, Elle prenait les sens, cette rare musique!

J'écoutais, subissant comme un charme pervers. Parfois, il me semblait que ces archets magiques Jouaient, ayant quitté leurs cordes, sur mes nerfs... Et c'étaient de beaux cris d'amour, longs et tragiques!

Car d'abord le chef seul avait improvisé. Chaque musicien suivait, comme un élève, Accompagnant le chant... Mais voilà que, grisé, Chacun était parti maintenant dans son rêve!

Dans son rêve, les yeux fermés, chacun marchait. Ce n'étaient plus du tout de simples airs de danses, Car le coeur de chacun saignait sous son archet, Et tous ces violons chantaient des confidences!

XVII

BALLADE DE LA NOUVELLE ANNÉE

O bon jour de l'an de demain matin, Pour chacun de nous qui vivons sans trêve Apporte la fleur, l'objet, le pantin Qui fait oublier l'existence brève: Ève pour Adam, la pomme pour Ève, La noix de coco pour le sapajou, La rime au rimeur dont le vers s'achève... Il faut à chacun donner son joujou.

Donne un papillon aux touffes de thym Et des goélands au cap de la Hève; Le touriste anglais au Napolitain; Au duc de Nemours Madame de Clève; Au vieillard un songe, au jeune homme un

rêve; Donne un livre au sage, un tambour au fou, Un élève au maître, un maître à l'élève... Il faut à chacun donner son joujou.

Dans l'obscur gâteau qu'on nomme scrutin Fais l'ambitieux découvrir la fève; Donne un beau suiveur au petit trottin; A ce vieux monsieur dont l'espoir endève Donne l'habit vert orné de son glaive; La carte au joueur et l'or au grigou; A moi, jeune auteur, le rideau qu'on lève... Il faut à chacun donner son joujou.

ENVOI

A celle qu'un jour je vis sur la grève Et dont le regard est mieux qu'andalou, Donne un coeur d'enfant pour qu'elle le crève. Il faut à chacun donner son joujou.

XVIII - I

DEUX MAGASINS

JOUJOUX

A l'heure où s'ouvrent les écoles, Oubliant les pensums, les colles Et les leçons, En riant, en jetant des billes, On voit se bousculer les filles Et les garçons!

Poussant des cris épouvantables, Ils courent avec leurs cartables Mis en sautoir, Leurs manches noires de lustrine, Se grouper à chaque vitrine Sur le trottoir.

Avant de gagner leurs demeures, Ils regardent pendant des heures Les beaux joujoux. C'est leur plaisir, à ces mioches Qui n'ont pas au fond de leurs poches Des petits sous.

Ils regardent, les pauvres gosses, Le Polichinelle à deux bosses Qui coûte cher, Les poupons en chaussons de laine, Les bébés dont la porcelaine Paraît en chair.

Ils comptent les ballons, les balles, Par un clown jouant des cymbales Très étonnés; Et ce sont des heures d'extase Devant cette vitre où s'écrase Leur petit nez.

Que c'est beau! leurs sourcils s'écartent! Ce sont de vrais fusils, qui partent! De vrais fourneaux! De vrais outils de jardinage! Et les voitures d'arrosage Ont des tonneaux!

Sous des arbres dont les verdures Sont faites avec des frisures De copeaux verts, Ils voient, bêtes et gens en marche, Tout ce qui s'échappe de l'Arche Aux toits ouverts!

Ils regardent d'un regard tendre Les filles de Noé leur tendre Des petits bras; (Comme, au commencement du monde, On avait une tête ronde, Des chapeaux plats!)

L'Auvergnat sortant de sa boîte, Les soldats de plomb dans l'ouate S'emmitouflant, La chèvre avec ses trois noeuds roses, Ils regardent toutes ces choses En reniflant.

Une dame dans la boutique Fait marcher un ours mécanique Sur le parquet. Comme il marche!--Une demoiselle Entoure avec de la ficelle Un grand paquet!

Un Monsieur achète un théâtre Où l'on peut, en or sur du plâtre, Lire: OPÉRA. Le Monsieur sort. La porte sonne. Oh! les beaux joujoux que personne Ne leur paiera!

Les fillettes aux mains crispées Regardent surtout les poupées Dans leur carton. Hein, Sophie? hein, Claire? hein, Louise? En

ont-elles de la chemise Et du feston!

Sont-elles riches, les mâtines! On leur enlève leurs bottines Pour les coucher! Et celle en bleu, près de la Cible! Il ne sera jamais possible De la toucher!

Et celle avec sa robe Empire Qui fait que tout leur coeur soupire: «Oh! je la veux!» Et cette autre avec sa dînette! (Leur grande soeur la midinette A ces cheveux!)

Elles restent là, bouche ronde! Le ménage de cette blonde Aux yeux trop grands Dont l'écriteau dit qu'«elle nage» Est mieux monté que le ménage De leurs parents!

Et les garçons, qu'est-ce qu'ils disent Devant les sabres qui reluisent Comme d'acier? Se peut-il qu'un enfant reçoive De quoi tout d'un coup être zouave Ou cuirassier?

Oh! les chevaux que l'on harnache! (Ils sont en vrai poil, qui s'arrache, Que l'on te dit!) Et le poussah sur une sphère, Qui titube comme leur père Le samedi!

Hein, Gaston? hein, Marcel? hein, Charle? Quand viendra le jour dont on parle A la maison, Dont on parle en fumant des pipes, Le jour où tous les pauvres types Auront raison,

Pourra-t-on en être à tout âge? Lorsque viendra le grand partage Des partageux, Les mômes, moucherons, moustiques, Entreront-ils dans les boutiques Prendre les jeux?

Il faut, si c'est de la justice, Que tout, la petite bâtisse En blocs de bois, Le clown au pantalon trop large, Le Grand Tir, le canon qu'on charge Avec des pois,

Il faut que l'avaleur de boules, Il faut que tout, les coqs, les poules, Soit partagé! Le singe montrant ses gencives, Et les couleurs «inoffensives» S. G. D. G.;

Tout: l'Anglais fumant son cigare, Le chemin de fer avec gare, Tunnels et ponts... On prendra tous les jeux de quilles! On mettra dans les bras des filles Tous les poupons!

Le pain, ça manque. Oui, mais ça manque Aussi, ce clown, ce saltimbanque, Tous ces chiens fous, Ce Polichinelle à deux bosses!... Droit au pain, soit! Et, pour les gosses, Droit aux joujoux!

Ainsi, sous la blouse ou le châle, Pense, plus grand et déjà pâle, Chaque moutard. Ils restent dans le vent qui siffle. Ce soir, tous vont, risquant la gifle, Être en retard.

Ils en ont oublié qu'il gèle. Ils ne battent plus la semelle; Mais, quelquefois, Leur souffle ayant terni la glace, Pour mieux voir ils essuient la place Avec leurs doigts!

II

FLEURS

Nous sommes les fleurs des fleuristes, Nous sommes les fleurs des marchands, Les petites fleurs qui sont tristes De ne pas fleurir dans les champs;

Nous sommes les fleurs printanières Qui n'ont jamais vu le printemps, Et dont on fait des boutonnières Pour des revers trop miroitants;

Nous sommes cette rose noire Et ce bleuet gros comme un chou Pour qui les smokings, sous leur moire, Ont un oblique caoutchouc!

Nous sommes ces lilas superbes Qui dans les boutiques, l'hiver, Montent en monstrueuses gerbes Coûtant monstrueusement cher!

Nous sommes, parmi le vertige Des jours de l'an nauséabonds, Les pauvres fleurs que l'on oblige A faire un métier de bonbons!

Nous sommes les fleurs qu'on envoie Dès qu'on a publié les bans, Pour que la famille les voie Dans des paniers à grands rubans;

Nous sommes les fleurs où voltige La libellule de carton; Nous tremblons trop sur notre tige, Car notre tige est en laiton!

Nous sommes les fleurs qui sur elles N'ont qu'un papillon de papier Offrant sur deux plateaux, ses ailes, L'adresse, en or, du boutiquier.

Pour nous la rosée est un mythe, Malgré d'adroits contrefacteurs Dont la ruse, sur nous, l'imite Avec des vaporisateurs.

Nous sommes les fleurs sans abeilles Qui trouvent les trois jours bien longs Où l'on fait vivre leurs corbeilles Sur les pianos des salons!

Nous voyons sur nous, parasites Qui blessent nos feuillages verts, Pousser des cartes de visites Où parfois on écrit des vers!

C'est nous qu'un pâle accessoiriste, Après les six rappels du «trois», Monte en hâte à la grande artiste Par des escaliers trop étroits.

Nous sommes ces iris de nacre Que les fleuristes de Paris Savent envoyer dans un fiacre Pendant l'absence des maris!

Nous sommes ces héliotropes, Ces glaïeuls forcés de fleurir Qui portent dans des enveloppes Le nom qu'on sait avant d'ouvrir!

C'est nous la flore citadine Qui, sous les capillaires fous, Ne se penche, pendant qu'on dîne, Qu'aux berges d'argent des surtouts!

C'est nous la flore dont l'arome Toujours au pays flottera Qui va de la Place Vendôme A la Place de l'Opéra.

Les noms de cette étrange flore Sont du botaniste inconnus: Comment porter les noms encore Des fleurs que nous ne sommes plus?

Nous sommes désormais--Nature, Ne ris pas de ces noms de fleurs!-- Le réséda-de-la-ceinture, L'oeillet-des-costumes-tailleurs!

Et, fleurs que loin de nos collines Dans la fourrure on exila, Le mimosa-des-zibelines Et la parme-du-chinchilla!

Nous sommes ces frivoles touffes Qui connaissent pour seuls étés La température des Bouffes Et celle des Variétés.

Nous sommes, parmi les éloges Aux blondes nuques adressés, Les fleurs chaudes qui, dans les loges, Frayent avec les fruits glacés.

Nous sommes le lys qui se fane Au vent des restaurants du soir; La rose qu'on jette au tzigane Qui sur l'épaule a son mouchoir;

Le muguet qui sait chaque phrase Qu'on dit à la fin des soupers, Et la jacinthe qu'on écrase Dans les coins sombres des coupés!

Nous sommes, quand le coeur s'effraye, Ces violettes d'un instant Qu'on respire en prêtant l'oreille Et qu'on mordille en hésitant.

Nous sommes ces oeillets de Londre Et ces jonquilles de Menton Dans lesquels, avant de répondre, On enfonce un joli menton.

Nous enguirlandons l'aventure, Et, quand le bonheur est défunt, Nous assurons à la rupture De l'élégance et du parfum.

Nous sommes les fleurs nécessaires Aux intrigues de la Cité. Nous n'avons connu, dans les serres, Qu'un soleil d'électricité.

Dans les serres nous sommes nées; Des saisons nous ne vîmes rien. Quelles étaient nos destinées, Cependant, nous le savons bien!

Nous sentons en nous, ô mystère! Parler la sève d'autres fleurs Qui poussèrent, libres, de terre, Et nos souvenirs sont les leurs!

Nous sentons, dans ces mornes fêtes Où passent d'inutiles fronts, Vaguement, que nous sommes faites Pour être ailleurs,-- et nous souffrons.

Nous aimerions, fières, ravies, Vraiment fraîches, pures toujours, Nous mélanger à d'autres vies, Favoriser d'autres amours!

Pourquoi donc, fleurs dont nous naquîmes, Dans vos graines aviez-vous mis L'amour des vallons et des cimes, Puisqu'il ne nous est pas permis?

Puisqu'il nous faut vivre à distance De ces choses, pourquoi faut-il Que nous soupçonnions l'existence D'une Nature et d'un Avril?

--Et nous sommes, dans les boutiques, Sur du gazon artificiel, Les petites fleurs nostalgiques. D'air pur, de lumière et de ciel.

Janvier 1890.

XIX - L'ALBUM DE PHOTOGRAPHIES

Cet album sur quoi tu te penches, Je n'en peux voir sans un frisson Les épais feuillets blancs qui sont Pareils à des façades blanches!

Je vois, dans le carton glacé, S'ouvrir, à chacune des pages Qui sont à deux ou trois étages, Six fenêtres sur le passé.

On est là, la mine ravie! Et peut-être restera-t-on A ces fenêtres de carton Plus qu'aux fenêtres de la vie.

Jusques à quand souriront-ils A ces fenêtres découpées De maisonnettes de poupées, Nos vieux trois-quarts, nos vieux profils?

Sous leurs fermoirs et sous leurs moires, Les vieux albums de vieux portraits Laisseront s'effacer nos traits Plus lentement que les mémoires.

On sera morts depuis longtemps Qu'aux visiteurs priés d'attendre Ces portraits feront encor prendre Patience quelques instants.

On sera ces oncles, ces tantes, Ces bonshommes gras ou fluets, Ces haut-de-forme désuets, Et ces robes trop importantes!

Ces enfants dans des fauteuils, nus; Ces lycéens--depuis grands-pères!-- Ces magistrats, ces militaires, Tous ces morts, tous ces inconnus!

Cessez, fenêtres minuscules, De nous offrir aux yeux moqueurs Lorsqu'il n'y aura plus des coeurs Pour accepter nos ridicules!

Ah! nos portraits qui s'en iront Dans les albums inévitables Déposés sur les coins des tables Où, doucement, ils jauniront!

Morts, faudra-t-il que l'on remeure D'abord dans les coeurs, puis encor Sur ces cartons à biseau d'or Où sinistrement on demeure?

Jetez ces rois et ces valets Dont s'éternise l'agonie! Puisque la partie est finie, Jetez les cartes! Jetez-les!

XX

AU CIEL

«Hé, là-bas!» s'écria saint Pierre, «Qui frappe à l'huis du Paradis? --Oh! c'est l'âme d'un pauvre hère, Mon bon Monsieur!» que je lui dis.

--«Vous croyez qu'on entre peut-être Ici comme dans un moulin? --Vous êtes si bon, mon doux maître...» Repris-je en faisant le câlin.

--«Taisez-vous! On ne peut me plaire Par des douceurs ni des cadeaux; C'était bon avec leur Cerbère Qu'on prenait avec des gâteaux!

«Je suis un portier sans faiblesse. Répondez: sur terre, là-bas, Alliez-vous entendre la messe? --Pas souvent», lui dis-je tout bas.

--«On sait ce que cela veut dire, Pas souvent! Mais notre bon Dieu Est partout. Cela peut suffire De l'adorer hors du saint lieu.

«Lui faisiez-vous votre prière En vous couchant?--En me couchant? Je ne me souviens pas, saint Pierre. Mais peut-être bien qu'en cherchant...

--«Hum!... enfin!... Et la bonne chère? --Je l'aimais assez...--Et le vin? --La bouteille aussi m'était chère. --Bûtes-vous trop?--Cela m'advint.

--«Mais vous viviez comme un infâme! Et la vertu?...--Dame! j'aimais Toujours une petite femme! --Était-ce la même?--Jamais!

«Que la dernière était jolie! On s'en allait, sur les gazons, Par les dimanches de folie, On s'en allait...--C'est bien! Gazons!

«Et vous avez encor l'audace De me dire ça sous le nez? Pour vous nous n'avons pas de place: Allez-vous-en chez les damnés!

«Oh! là-bas on vous fera fête, Monsieur le... Tiens, au fait, qu'avez- Vous été sur terre?--Poète. Je faisais des vers, vous savez.

--«Hein? Poète?...» Alors, m'ouvrant vite: «Pourquoi,» fit-il d'un ton plus doux, «Ne l'avoir pas dit tout de suite? Entrez donc! Vous êtes chez vous.»

XXI

BALLADE DES VERS QU'ON NE FINIT JAMAIS

Mes vers pour qui je sens la plus grande tendresse Sont tous les non-finis qui vont par un, par deux; Ces vers dont on remet l'achèvement sans cesse, Qu'on retrouve en fouillant dans les papiers poudreux. Quand on est un poète, on est un paresseux; On n'est point patient comme un graveur sur cuivre: Souvent, quand la beauté d'un sujet vous enivre, On se met au travail; mais le feu tombe, mais Les vers vont faiblissant si l'on veut les poursuivre. Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

L'idée est délicate, et la forme la blesse Des poèmes trop faits. Elle préfère ceux Qui ne l'ajustent pas avec trop d'étroitesse: Elle court moins danger de s'abîmer en eux. Quand on veut achever, cela devient chanceux; La mort du sens exquis bien souvent doit s'ensuivre; Il fond comme fondrait une étoile de givre Qu'on voudrait prendre, ou bien la neige des sommets! Dans des vers terminés le rêve peut-il vivre? Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

C'est vous, vers commencés, et puis que l'on délaisse, Rondels abandonnés, refrains harmonieux Auxquels on n'a pas fait de chansons, par mollesse, Sonnets dont on n'a fait qu'un tercet merveilleux, C'est vous que le poète aime toujours le mieux. Et tel alexandrin qu'un second n'a pu suivre Dit un charme, un parfum léger dont on fut ivre, Mieux qu'un poème long. Ce sont les plus mauvais, Les vers que, du tiroir, pour la foule, on délivre... Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

ENVOI

Lecteur, je suis navré. Ces vers que je te livre --Dont, peut-être, on vendra le papier à la livre,-- Ne sont pas, il s'en faut, hélas! ceux que j'aimais. Car les meilleurs, comment les mettre dans un livre? Les meilleurs sont les vers qu'on ne finit jamais.

XXII

SUR UN EXEMPLAIRE DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE CE LIVRE

... Le savant Huet, évêque d'Avranches, faisait venir _musard_ du latin _musa_.

(PRÉFACE.)

Ainsi j'ai musardé, musardisé, musé, Sans croire qu'aux lauriers pour moi fussent des branches, Et sans être aussi sûr que Monseigneur d'Avranches Qu'un mot comme _musard_ vînt de _Musa, Musæ_.

Ainsi j'ai soupiré, flûte, cornemusé, Sans savoir que parfois sur des jeux tu te penches, O Muse! et que tu prends tout d'un coup des revanches Lorsqu'on pense avec toi ne s'être qu'amusé.

Je jouais, pour user ma jeunesse trop neuve, En attendant le jour prédit par Sainte-Beuve Où survit au musard un homme avantageux.

Je jouais... puis: «Vivons!» dis-je, en fermant ce livre. Mais la Muse habitait dans le nom de mes jeux; Et sans elle à présent je ne saurais plus vivre.

II - I

INCERTITUDES

CHANSON DANS LE SOIR

Il fit halte, ébloui, humant Cette soirée et son haleine, Au sommet de l'escarpement D'où l'on découvre infiniment La plaine.

Un doux crépuscule du mois Des doux crépuscules--septembre-- Bleuissait vaguement les bois, Sous un ciel de rose, à la fois, Et d'ambre

La lune, basse, et n'ayant point Son teint coutumier de béguine, Montrait un rougeâtre embonpoint, Telle une orange mûre à point, Sanguine;

Et, sous cet astre de Japon, Le val fuyait en molles lignes, Avec le canal clair, le pont, L'étang ridé comme un crépon, Les vignes.

Il admirait, lorsque, soudain, Un chant monta de ce théâtre, De ce cirque, de ce jardin, Exhalé du dernier gradin Bleuâtre,

Et cet air où le soir mêla Son murmure de vaste conque, Cet air divinement vola... C'était, d'ailleurs, un _lon lon la_ Quelconque.

Mais, dans le lointain de pastel, Ce chant naïf, lent comme un psalme, Était irrésistible,--et tel Que cet instant fut immortel De calme.

Il se fit un tel unisson De ce chant et du paysage, Que le poète eut un frisson. Et nous vîmes des pleurs sur son Visage.

Puis, de ce ton triste et coquet, Ému, mais où du railleur passe, De ce ton qui laisse inquiet, Qui est son défaut, et qui est Sa grâce,

Cependant que toujours, parmi Le doux bruit du soir qui soupire, Montait sur le val endormi La chanson charmante, il se mit A dire:

«O chanson qui monte, vieil air, Filet lointain d'une voix pure, Selon la brise vague ou clair, O dentelle de son dans l'air, Guipure!

«O chanson qui monte dans l'or, Du ciel, sur la lande embrumée, Qui flotte au-dessus du décor, Ruban de son, et moins encor... Fumée!

«Oh! qui donc, de cette façon Mélancolieuse et touchante, Quel rustique et jeune garçon, Quel bouvier, quel pâtre, ô chanson, Te chante?

«Quel simple, ignorant de ce qu'il, Oh! de tout ce qu'il ressuscite De tendre, en moi, de puéril, Ajoute ce charme subtil Au site?

«Charme dont, languissant musard, Je suis ému jusqu'à la larme, Parce que, inattendu, sans art, Il éclôt d'un simple hasard, Ce charme!

«Voilà! le fredon d'un vilain, L'odeur d'un pré, la saison, l'heure, Un peu de bleu crépusculin, Voilà! ce n'est pas plus malin... On pleure!

«Eh quoi! pleurer comme d'amour Pour un _lon lon la_ monotone, Pour le dernier soupir du jour, Pour le vent dans les arbres, pour L'automne?

«De quoi donc souffrent-ils, mes nerfs? De quoi donc, mon âme, es-tu veuve, Pour que, parmi ces champs déserts, Un air tel que tous les vieux airs M'émeuve?

«Est-ce là mon état normal? De quel ciel suis-je nostalgique? De quel pays ai-je le mal?... Tais-toi, chant qui me rends ce val Magique!

«Ah! de mes larmes il appert Que dans un désordre je sombre! Quoi! pleurer parce que Vesper S'allume, et qu'une voix se perd Dans l'ombre?

«Savourer le charme anxieux Du moment et de l'atmosphère? Jouir de l'ouïe et des yeux? --Hélas! il y a pourtant mieux A faire!

«Il y a pourtant plus d'un but Digne d'un homme jeune et libre! O chanson dans le lointain... chut! Ne serai-je jamais qu'un luth Qui vibre?

«Je m'en blâme... et toujours, si on Chante un chant dans un lointain rose, Je retourne avec passion A cette délectation Morose!

«La tristesse est un aconit Doux et vénéneux, que j'aspire! Et mon vivre est selon le rit De ton Jacques d'_As you like it_, Shakspeare!

«Mon coeur m'échappe, se mêlant A toute fin de jour jolie; Et sitôt qu'un air doux et lent Monte, j'en suce la mélan- Colie!

«Oui, tout le triste qui coula D'un chant, à l'heure violette, Est sucé par moi... lon, lon, la... Comme l'oeuf est sucé par la Belette!»

Coteau d'Andilly, 1893.

II

EXERCICES

Secouons la léthargie Où tout est trop oublié, Et traitons notre énergie Comme un muscle atrophié.

Veuillons pour vouloir. La chose Importe peu! Mais veuillons! Veuillons cueillir une rose Sur un gouffre, et la cueillons;

Veuillons franchir un obstacle. Devenir tireur adroit, Organiser un spectacle, Faire respecter un droit.

Parler la langue des Kurdes, Écrire le nubien; Veuillons des choses absurdes Pour apprendre à vouloir bien!

Quittons l'âme inoccupée Que nul désir n'effleurait: On apprend la lourde épée Avec le léger fleuret.

Ces petits sports volontaires Ne seront pas superflus. Ainsi qu'on fait des haltères, Veuillons peu d'abord, puis plus.

Ramassons, aux plages molles, Des cailloux, et lançons-les! On devient des discoboles En maniant des galets.

Lorsque nous nous fatiguâmes A vouloir, soyons contents; Car lorsqu'on a fait ses gammes On n'a pas perdu son temps.

Telle ambition profonde, Jouant un jeu qu'on moquait, Guettait la boule du monde Dans celle d'un bilboquet.

III

LES BARQUES ATTACHÉES

Dansez, les petites barques! Dansez, les petits bateaux Sur lesquels on voit des marques De gros couteaux!

Dansez, les petites barges Sur lesquelles sont écrits Des noms cordiaux et larges Comme des cris!

Dansez, le _Requin_, de Nantes, Le _Marsouin_, de Paimpol, Que des cordes frissonnantes Tiennent au sol!

Dansez ces danses, penchées Par l'effort sur un lien, Que les barques attachées Dansent si bien!

Quand on tient par une amarre Que l'on ne peut pas casser Au port plat comme une mare, Il faut danser!

L'air a tant de transparence Qu'on peut, au lointain de l'eau Où vient se jeter la Rance, Voir Saint-Malo!

Dansez!--En cognant vos quilles, Faites onduler vos rangs! Les paniers sont pleins d'équilles Et de harengs;

Les goélands font des rondes Sur les quais par l'eau vernis; Les rouleaux de cordes blondes Semblent des nids;

Et sur la pierre brûlante Quelques mousses ingénus Dorment en montrant la plante De leurs pieds nus!

Dansez en roulant des hanches Le long des pierres du bord, Les petites barques blanches Qu'on laisse au port!

Dansez, les peintes en rouge, Dansez, les peintes en bleu, Sur votre reflet qui bouge Toujours un peu!

Dansez, les neuves, parées, Et les très vieilles, qui n'ont, Pour éblouir les marées, Plus que leur nom!

Que chacune dans la Rance Mire le beau nom qu'elle a! Et dansez, _Bonne Espérance_, _Maris Stella_!

Dansez, la _Belle Jeannette_, Dansez, les _Trois Bonnes Gens_, Le _Vieux Gabier_, la _Mouette_, Les _Deux Sergents_!

Trompez, la _Nouvelle-Zemble_, Votre impatience par Un balancement qui semble Presque un départ!

Là-bas, en blancheurs confuses, Ces champignons des remous Qu'on appelle des méduses Naviguent, mous!

Dansez en rêvant aux vagues! Ah! sur l'eau, d'un coup profond, Quels colliers et quelles bagues Les rames font!

Dans l'odeur d'algue et d'éponge Du petit port trop serein, Barques, bercez-vous d'un songe Glauque et marin!

Acceptez ces ondes plates! Le long de vos ventres ronds Repliez, comme des pattes, Vos avirons!

Faites comme les poètes: Dans le banal clapotis Trouvez les flots des tempêtes En plus petits!

Sur l'eau verte où des bicoques Mirent leurs toits renversés, Vous poussant un peu des coques, Barques, dansez,

En rêvant aux villes claires Des pays orientaux Qui, de près, sont des misères! En rêvant aux

Archipels blonds et fertiles Qui, si vous en approchez, Vous paraîtront moins des îles Que des rochers!

Sachez la vertu d'un câble, Et que tout l'or du lointain Est dans ce chanvre implacable Qui vous retient!

On fait dans le creux d'une anse Les voyages les plus beaux Pendant qu'on tire en silence Sur ses anneaux!

Alors, pourquoi le voyage? Mon Dieu, si c'est pour laisser Un sillage,--tout sillage Doit s'effacer!

C'est pourquoi, dansez sur place! On voit au loin Saint-Malo... Le soir vient... la brise est lasse... Dansez sur l'eau!

Bords de la Rance, 1892.

IV

MATIN

Il fait un temps si beau que l'on n'ose pas vivre. On est comme l'enfant qu'intimide et qu'enivre Le cadeau trop vermeil qu'il n'ose pas toucher. On est comme devant une fleur de pêcher Qu'on craint, en la cueillant, de connaître fragile. Il fait un temps si beau qu'on dirait que Virgile A voulu, ce matin, nous parler de plus près. Un paysage entier fuit entre deux cyprès. C'est l'heure la plus douce encor que l'on ait eue. On descend vers le lac, et, comme la statue Qu'éveillait peu à peu Monsieur de Condillac, On n'est plus qu'un parfum de rose près du lac. On ne sait pas pourquoi, ce matin, les buées Se sont, aux flancs des monts, si bien distribuées. C'est trop. L'on est honteux de ce matin si pur.

On devrait être heureux, baigné de tant d'azur Qu'il semble qu'on respire au bout d'une presqu'île, Mais, quand l'air est trop doux, le coeur n'est pas tranquille. Il fait un temps si beau que, gauche et stupéfait, On n'ose se servir de ce beau temps qu'il fait. On voudrait décliner humblement l'atmosphère. Il fait un temps si beau que, tout ce qu'on peut faire, C'est de vivre. Et l'on vit. Mais non sans un remords. Car ce temps est si beau qu'il fait penser aux morts.

V

SILENCE

Le silence est la chose exquise. Du silence Dans de l'ombre, c'est la douceur par excellence! Se taire dans une ombre où l'on ferme les yeux, C'est le plus grand plaisir, c'est le plus anxieux, Le chant le plus parfait, la plus haute prière... Et l'on voit des ronds d'or naître sous sa paupière. Oh! écouter, la nuit, entendre, nuitamment, «Le bruit des ailes du silence!...» (_Saint-Amant._)

O silence introublé des nuits! Fenêtre ouverte! Ombre muette et bleue! O raison qui déserte! Illusions qui se retrouvent au complet! Chevauchement de la Chimère qui vous plaît! Ou, mieux encor, chagrins bien savourés! retraites D'angoisse, qui ne sont d'aucun rire distraites! Souvenirs d'autant plus chéris dans le secret Qu'on sent que pour personne ils n'auraient d'intérêt! Descentes en soi-même! O prospecteur de l'âme, Silence! pour qui seul le pur filon s'enflamme! ... Plus de voix résonnant, raisonnant (mot haï Par un _é_, moins encor pourtant que par _a, i_!) ... Silence, ami profond qu'on écoute se taire, Quand, dans le

soir qui vient, on est assis par terre Et qu'on est éclairé seulement par le feu! Confident qui, toujours, lorsqu'il reçoit l'aveu, Prend la voix de la conscience pour répondre! Glaçon mystérieux qu'on sent sur l'âme fondre Comme celui qu'au front porte un fiévreux brûlant! Silence où l'on se met comme dans un lit blanc! Oh! glisser, dans un grand silence, au fond des chambres, Ses pensers, comme on glisse en un grand lit ses membres. Et puis les étirer longtemps, loin des propos, Et chercher les coins frais du silence!...

Repos. Arrêt des boniments. Trêve des éloquences. Évasion d'entre les paroles. Vacances Délassement délicieux. Cerveau guéri De tous les coups dont il était endolori Par tout le bruit que font tous les gens qu'on rencontre Et qui ne cessent pas de parler pour et contre La chose indifférente ou l'individu vain. Suprême réconfort. Bain d'eau fraîche... le bain Où les rêves lassés laissent tremper leurs ailes! (Mais, quand ces ailes-là rebattront, auront-elles Jamais l'incomparable et divin battement Des plumages muets qu'écoutait Saint-Amant?)

O silence!

Et surtout, ne plus jamais entendre Ceux qui disent, venant par le bouton vous prendre: «Expliquons-nous!».

Grands dieux! ne nous expliquons plus! On ne s'entend que grâce à des malentendus.

1890.

VI

BILLET DE REMERCIEMENT

Mon cher Mécène, quelques lignes M'avisent que votre intendant Vient de m'expédier deux cygnes Pour embellir mon humble étang.

Priant les dieux qu'il ne s'égare Sur leurs plumages éclatants Aucun des charbons de la gare, Je les attends! je les attends!

Après avoir brossé sa veste Et mis dans ses poches du pain, Le vieux jardinier, d'un pas leste, Est allé les chercher au train.

Moi, des blancheurs plein la cervelle, Fou de ce lumineux cadeau, Je cours annoncer la nouvelle Aux berges de ma pièce d'eau.

Je suis un peu honteux, à cause Que je n'ai pas pour eux, hélas! L'ombre auguste d'un laurier-rose, L'eau divine d'un Eurotas!

Mais s'il vit, ce couple de cygnes, Dans mon pauvre lac reflété, Je croirai qu'en mes vers indignes Pourra vivre un jour la beauté.

VII

N'obligez pas le poème Qui, mystérieusement, Voudrait s'ouvrir de lui-même, A devancer le moment.

Les bouquetières brutales, Quand la fleur tarde à fleurir, Lui soufflent dans les pétales Pour la forcer à s'ouvrir;

Alors, sur sa tige verte, La rose s'ouvre à regret: Il est vrai qu'elle est ouverte, Mais son parfum n'est pas prêt.

Et la fleur compare, triste Dans la corbeille d'osier, Ce procédé de fleuriste Au procédé du rosier.

VIII

LE SOUVENIR VAGUE OU LES PARENTHÈSES

Nous étions, ce soir-là, sous un chêne superbe (Un chêne qui n'était peut-être qu'un tilleul), Et j'avais, pour me mettre à vos genoux dans l'herbe, Laissé mon rocking-chair se balancer tout seul.

Blonde comme on ne l'est que dans les magazines, Vous imprimiez au vôtre un rythme de canot; Un bouvreuil sifflotait dans les branches voisines (Un bouvreuil qui n'était peut-être qu'un linot).

D'un orchestre lointain arrivait un andante (Andante qui n'était peut-être qu'un flon-flon), Et le grand geste vert d'une branche pendante Semblait, dans l'air du soir, jouer du violon.

Tout le ciel n'était plus qu'une large chamarre, Et l'on voyait, au loin, dans l'or clair d'un étang (D'un étang qui n'était peut-être qu'une mare), Des reflets d'arbres bleus descendre en tremblotant.

Et tandis qu'un espoir ouvrait en moi des ailes (Un espoir qui n'était peut-être qu'un désir), Votre balancement m'éventait de dentelles Que mes doigts au passage essayaient de saisir.

Sur le nombre des plis de vos volants de gazes Je faisais des calculs infinitésimaux, Et languissants, distraits, nous échangions des phrases (Des phrases qui n'étaient peut-être que des mots).

Votre chapeau de paille agitait sa guirlande, Et votre col, d'un point de Gênes merveilleux (De Gênes qui n'était peut-être que d'Irlande), Se soulevait parfois jusqu'à voiler vos yeux.

Noir comme un gros pâté sur la marge d'un texte Tomba sur votre robe un insecte, et la peur (Une peur qui n'était peut-être qu'un prétexte) Vous serra contre moi.--Cher insecte grimpeur!

Un grêle rameau sec levait sur le ciel pâle, Ainsi que pour me mettre en garde, un doigt crochu. Le soir vint. Vous croisiez sur votre gorge un châle (Un châle qui n'était peut-être qu'un fichu).

L'ombre nous fit glisser aux pires confidences; Et dans votre grand oeil plus tendre et plus hagard J'apercevais une âme aux profondes nuances, (Une âme qui n'était peut-être qu'un regard).

IX

Oui, sans doute, et tant pis pour ceux que l'aveu choque Une âme mélangée, obscure, et de l'époque; Du grave et du frivole, et des hauts et des bas; De grandes lâchetés après de grands combats... Mais, du moins, nulle hypocrisie, une profonde Franchise, un coeur pressé de se montrer au monde, Qui, simplement, toujours, à tous, se dévoila, Disant: «Voici le bien, et, le mal, le voilà; Voilà ce que je suis, ni plus, ni moins»; la crainte Toujours d'être prisé plus qu'on ne vaut, et mainte Fois, pour qu'un sentiment ne

devienne trop grand, Le soin de l'amoindrir, vite, en se dénigrant; Pour l'injuste louange autant de gêne à l'âme Que peu d'étonnement pour un injuste blâme; Le mépris d'une estime usurpée et du vol D'une admiration; l'orgueil peut-être fol De vouloir être aimé tel quel, avec ses tares; Et tandis qu'ils s'en vont chantant sur leurs guitares, Tous, toutes les vertus dont le ciel les orna, La fierté satisfaite et rogue, d'un qui n'a Jamais voulu tromper, jamais été de force A remettre au bois mort un peu de verte écorce; Qui, jamais ne mentant et ne bonimentant, N'a voulu de soi-même être le charlatan Et proposer un coeur où la faiblesse abonde Comme le plus naïf et le plus pur du monde; Et qui, fardé, cherchant un traître demi-jour, Jamais n'a raccroché l'amitié ni l'amour; Qui ne veut pas du tout, par surprise, qu'on l'aime, Et qui, s'il est aimé rarement, l'est lui-même, Lui-même pour lui-même, avec son peu de bon, Son beaucoup de mauvais, lui tout entier, et non Je ne sais quel monsieur de haute fantaisie Fabriqué sans défauts par son hypocrisie.

Et tandis que je rêve ainsi, tout exalté De découvrir en moi cette ultime fierté Qui loin de toute feinte abaissante me pousse, Une petite voix insidieuse et douce Vient murmurer tout près de moi: «Turlututu! Cette franchise, est-ce vraiment de la vertu? Cet effroi du mensonge à soutenir, qui gêne, Ce superbe refus de se donner la peine De jouer, pour les gens, tout un long rôle appris, De se contraindre en quoi que ce soit, ce mépris De toute hypocrisie,--entre nous, ne serait-ce Pas simplement l'effet d'une extrême paresse?»

X

NOS RIRES

Malgré l'amour, la vie et l'heure et les périls, Nous rions quelquefois des rires puérils, Des rires dont le son doit étonner nos âmes; Pour rien, pour un détail dont nous nous avisâmes, Des rires fous qui sont des fous rires vraiment. Et nous pour qui l'amour est un déchirement, La vie un songe en pleurs, l'heure une fuite pâle, Et pour qui les périls ouvrent un long dédale, Malgré l'amour, la vie, et l'heure et les périls, Nos rires sont parfois de si brusques avrils, Nos rires font sous bois des musiques si franches, Si fraîches, qu'entendus de loin, entre les branches, Par le passant qui rêve et ralentit le pas, Ils doivent lui donner--hélas! il ne sait pas!-- L'illusion que là le bonheur simple habite, Que la tendresse est calme, et la maison petite, Et qu'on ignore encor tous les mauvais frissons. Mais nous, nous cependant, lorsque ainsi nous laissons, Gourmandes de gaîtés après de trop longs jeûnes, Rire un peu, malgré nous, nos lèvres... qui sont jeunes, Toujours nous évitons avec les plus grands soins De laisser se croiser nos yeux... qui le sont moins, Et, riant, nous n'osons nous regarder en face, De peur qu'en un sanglot le rire ne se casse.

XI

LES DEUX CAVALIERS

Parce que j'ai voulu tourner beaucoup de clefs, Parce que j'ai voulu pousser beaucoup de portes, J'ai vu pendre à des clous mes

rêves étranglés, J'ai vu du sang caillé dans des cheveux bouclés, J'ai vu d'affreux yeux blancs,--j'ai vu les Femmes Mortes!

Et depuis que je vis ces mortes, et depuis Que, pâles, je les vis dans leurs robes à queue, Le vieux Seigneur des Spleens, le Sire des Ennuis Plonge en mon coeur un couteau long comme mes nuits, A la manière du sinistre Barbe-Bleue.

En vain, pour surveiller les chemins d'alentour, --Hélas, quelle arrivée attendre, ou quel retour?-- J'ai fait monter mon Ame au sommet de la tour. Je sens entrer en moi, lentement, cette lame Que la cruelle main excelle à retenir. Et je crie: «Ame, ma soeur Ame, Ne vois-tu rien venir?»

Et l'Ame me répond: «Je ne vois rien que l'herbe, L'herbe vulgaire, et courte, et vile, qui verdoie. --Quoi! rien de clair, de grand, de chantant, de superbe? --Rien que la platitude immense, qui poudroie! --Quoi! vers ta blanche tour, en hâte, ne s'éploie, Par le ciel de soie, Aucun oiseau bleu? --Non! sur le sol boueux, aussi loin que je voie, Il ne vient qu'une oie Claudicante un peu.»

--«Je sens qu'on m'entre cette lame! Ne vois tu rien venir, soeur Ame?»

Elle répond: «Je ne vois rien Passer le pont!»

Elle répond: «Je ne vois rien, Sur l'or céleste, Que le moulin Du discours vain Dont le seul geste Répond au mien.»

«Ne vois-tu rien venir?--Non rien, Sur la grand'route, que le chien, Je ne vois rien, sur la grand'route, Que le chien poussiéreux du Doute, Que le caniche fantômal Que Faust écoute, Que l'éternel et le banal Barbet du mal.»

Et je crie: «Ame, ma soeur Ame, Ne vois-tu rien venir?--Non, rien, Sinon, toujours, le même infâme Troupeau de jours pareils, qui vient!»

--«Ma soeur Ame, regarde bien! Ne vois-tu rien venir?--Non, rien! Sur la plaine où, du regard, j'erre, Rien que la stupide bergère; Aucune princesse étrangère; Ni messager, ni messagère; Et si, quelquefois, mensongère, Une blancheur va s'élevant, C'est un nuage de poussière Qui ne précède que du vent!»

--«Je sens qu'on m'entre cette lame! Ne vois-tu rien venir, soeur Ame? Ma soeur Ame, regarde bien!» Et ma soeur Ame ne voit rien!

Mais, un jour, il faudra que ma soeur Ame voie Arriver du lointain, sur l'herbe qui verdoie, Les deux cavaliers, Qui, plus vite au signal du mouchoir qui s'agite, Fendent l'air en piquant des deux, et qui, plus vite, Sautent les halliers.

Alors, nous n'aurons plus, mon Ame, qu'à nous taire! Et, laissant leurs chevaux dans la cour solitaire, Alors le noir dragon et le blanc mousquetaire Monteront par l'étroit escalier, monteront Si vite par l'étroit petit escalier rond, Qu'étant aux pieds du monstre, encore, les mains jointes, Je lui verrai soudain jaillir du sein deux pointes, Car, entrés par derrière en ouvrant les rideaux, Tous deux l'auront ensemble estoqué dans le dos!

Qui sera le dragon et qui le mousquetaire? Seront-ils des soldats du ciel ou de la terre, Les deux bons assassins qui, brusques, entreront Dans la chambre où l'Ennui me tue, et le tueront? Mon Ame, ces soldats, mes frères et les vôtres, Seront-ils le Malheur et l'Amour... ou deux autres? Deux autres?... Mais lesquels?... Lorsqu'on entend un pas, Ce sont toujours ceux-là qui viennent, n'est-

ce pas? Sous quel nom viennent-ils? Sous quel masque? On l'ignore... Mais je suis sûr qu'un jour, dans l'escalier sonore, Signal de mon salut, ma soeur, nous entendrons Le tintement précipité des éperons.

XII - L'HEURE CHARMANTE

Le repas s'achevait en musique, aux bougies. Le vieux parc n'était plus le parc aux élégies, Mais s'éclairait de ces lanternes du Japon Qui, sous le fil de fer léger qui leur sert d'anse, Au moindre éveil de brise entrent toutes en danse, En étirant leurs corps annelés, de crépon.

Des reflets s'en allaient sous l'eau du lac moirée Croiser leurs vrilles d'or. Ce fut une soirée Unique. Le feuillage était notre plafond; Des étoiles luisaient dans tous les interstices; Les décors naturels se mêlaient aux factices; L'amour était frivole, ému, libre, profond.

Le réel avait tu sa rumeur importune. Les ombrelles des pins se veloutaient de lune. Un désordre joyeux régnait dans le couvert. Les candélabres hauts de vieille argenterie Portaient, à chaque branche, une flamme fleurie D'un lilliputien abat-jour, mauve ou vert.

Ce fut une soirée unique de magie Et dont nous garderons toujours la nostalgie: Les coeurs étaient de choix, les esprits aristos; Les silences disaient des passages de rêves; Puis les mots repartaient, ennoblis par ces trêves, Et les âmes vibraient ainsi que les cristaux.

Le vin était d'Asti; le luxe, véritable; Des violettes en tous sens jonchaient la table; Les unes se mouraient: elles étaient des bois; D'autres duraient encore: elles étaient de Parme; D'un verre qu'on eût dit soufflé dans une larme, Des roses s'effeuillaient d'un seul coup, quelquefois.

Le moindre pli, le moindre noeud, la moindre ganse, Résumait en soi seul des siècles d'élégance; Le moindre mot de ces charmants civilisés, Des siècles de finesse; et, dans les accessoires Les plus inattendus, des siècles de victoires Sur la lourde matière étaient totalisés.

On disputait de poésie et de musique; Un doux bavard faisait de la métaphysique; Les fraises, cependant, d'un tas pyramidal S'écroulaient et roulaient sous les doigts des gourmandes; Les rieuses offraient moitié de leurs amandes; On entendait quelqu'un qui parlait de Stendhal.

Et les glaces fondaient, minuscules banquises, En délivrant des fleurs qui dedans étaient prises. On se sentait parfois dans une extase, et puis On ne savait plus trop d'où venait cette extase, Si c'était du joli mystère d'une phrase, Ou de la nouveauté d'un couteau pour les fruits.

Ce fut l'heure où, parmi les coupes de Venise, Dans un accoudement satisfait, s'éternise L'égrènement rêveur des grappes de muscats; Alors les beaux distraits qu'être une énigme flatte Sourirent d'un sourire un peu haut sur cravate Et tinrent des propos obscurs et délicats.

L'amour était ému, libre, profond, frivole; Ceux-ci, faux puérils, jouaient à pigeon-vole; Ceux-là disaient des vers. Et quand les premiers feux Palpitèrent, des cigarettes allumées, Aux che-

veux plus légers que de blondes fumées La fumée emmêla de bleuâtres cheveux.

Le paradoxe était aux lèvres des plus sages; Les fracs étaient fleuris d'oeillets pris aux corsages; Et, comme on entendait de lointains violons, Les femmes ne faisaient que des réponses vagues, Et, machinalement, changeaient de doigts leurs bagues, Avec des rires brefs et des regards très longs.

L'orchestre avait bien soin de n'être pas tzigane; Sa valse eût fait valser Urgèle avec Morgane; Puis, elle se taisait, pour reprendre soudain. Ce fut une soirée unique de magie. Contre tous les parfums d'un boudoir-tabagie Luttaient tous les parfums d'un nocturne jardin.

Oh! les rires troublés! oh! les beaux bruits de jupes! Les plaintes, à mi-voix, ironiques, des dupes! Les mots précis partant des coins esthétisants, Les mots vagues des coins philosophants, les drôles Des coins moqueurs... et les blancs haussements d'épaules Aux madrigaux musqués des dolents bien-disants!

Puis, les frissons frileux dans les robes ouvertes, Et, le soir fraîchissant, les fichus et les berthes Jetés vite aux cous nus par les prestes galants; Les fuites s'estompant, doubles, sous les grands arbres; Les gestes bleus parmi les gestes blancs des marbres; Les barques, sur le lac, commençant des tours lents;

Les barques promenant des chants et des lumières... Énervements heureux et fébrilités chères! Celui-ci qui, burlesque, éveillant des frons-frons, Tente un refrain narquois sur une mandoline, Cet autre proposant d'aller sur la colline... Et la noble pâleur de tous ces jeunes fronts!

Ce fut une soirée unique de magie. Le vent malin souffla la dernière bougie Devant que se fondît notre ultime sorbet. Parfois, faisant pousser des cris aux robes blanches, On voyait, incendie indiscret sous les branches, Une lanterne japonaise qui flambait.

Et nous nous augmentions l'exquis de cette fête De la sentir frivole, imprudente, inquiète; Et, délicats devins d'un brutal avenir, Assurés de bientôt périr,--et quels artistes!-- Tous, nous la savourions, charmés, finement tristes, Comme on fait ce qui doit et ce qui va finir!

Et ces chants, ces propos, ces clartés et ces femmes, Et la communion légère de ces âmes, Et ces plaisirs polis et doux d'honnêtes gens, --Honnêtes, mais pervers un peu,--ces nonchalances, Ces voix discrètes, ces musiques, ces silences, Cette complicité parfaite d'indulgents,

La fraîcheur, sous les doigts, de ces perles, ces grâces, Cette confusion d'esprits de toutes races, Ces minutes, ce parc où l'on était si bien, Joignaient le charme encore, à tant de charmes rares, De tout ce que déjà menacent les barbares, De tout ce dont bientôt il ne restera rien!

1892.

XIII

LE CAUCHEMAR

Nous étions prisonniers entre les quatre murs D'une bibliothèque aux fenêtres grillées Et d'où nous entendions sonner, rythmés et durs, Des coups toujours suivis d'un long bruit de feuillées.

On abattait les bois autour de la prison; Et, sans cesse, parmi la pénombre des branches, Infligeant aux forêts de grands trous d'horizon, La hache bleue avait des promptitudes blanches.

L'aubier meurtri rendait un déchirant parfum; Et les hauts bûcherons triomphaient de leur force Qui savent, en deux coups, faire, sur un tronc brun, La blessure gommeuse aux deux lèvres d'écorce.

Et, sans cesse, à travers les barreaux, nous voyions Un arbre ouvrir les bras dans l'or de la fenêtre, Tournoyer comme pour s'accrocher aux rayons, Et tomber. L'if tombait. L'orme tombait. Le hêtre

Tombait. Des voix criaient: «Abattez le noyer! Coupez le cèdre auguste où passe le vent libre! Car il nous faut du bois, du bois pour le broyer, Du bois pour qu'on le râpe et pour qu'on le défibre!»

Ces cris se distinguaient dans l'innombrable cri: «Pour chaque arbre abattu j'offre un billet de banque! Abattez les forêts--car tout le monde écrit, Le papier va manquer! Le papier manque! Il manque,

«Car le nombre croissant des écrivains profonds, Puissants, probes, nouveaux, sincères, purs, utiles, Devient supérieur au nombre des chiffons Que trouvent les crochets dans l'ordure des villes!

«Puisque le haillon manque aux boîtes du préfet, Abattez, bûcherons, tous les arbres en hâte! Et qu'on mette leur bois en pâte, puisqu'on fait Du bon papier avec le bois qu'on met en pâte!»

Et pour mieux faire à l'arbre une entaille en biseau, Les bûcherons crachaient dans leurs mains des salives; Et quand l'arbre tombait, parfois un nid d'oiseau Éparpillait au loin cinq petites olives.

Et tandis que des chars emportaient ces piliers Dont la longueur traînante aux chemins se profane, On entendait crier des ordres singuliers: «Mêlez le carbonate avec la colophane!

«Au travail! L'atmosphère est à deux cents degrés! Cylindrez! Calandrez! Couchez! Mettez en colle! Pour défibrer le bois nos meules sont en grès! Vite! Le monde écrit comme une immense école!

«Quand passent deux passants, soyez sûr que dans l'un Un Montaigne est éclos, ou va, dans l'autre, éclore. C'est pourquoi, préparez la fécule et l'alun! Neutralisez avec des sulfites le chlore!»

Et d'autres voix criaient: «Le papier manque! Il faut Que, craquant à la place où la hache l'échancre, Le cèdre se décide à tomber de son haut Afin que nous puissions utiliser notre encre!

«La page de ce soir, sur quoi l'écrirons-nous?» Et, la hache à leurs troncs faisant une jointure, Les cèdres fléchissaient comme de grands genoux. --Et la journée avait sa page d'écriture.

Et les rois, les ténors, les banquiers, les tailleurs, Tous griffonnaient leur page,--et même les poètes! Comme s'il se pouvait que

des strophes ailleurs Que sur l'onde et le sable aient jamais été faites!

«Fabriquer du papier, c'est là l'essentiel! Puisqu'il est des auteurs de quoi couvrir la terre, Il nous faut du papier de quoi vêtir le ciel!» C'est ainsi que criaient des voix. Et le mystère,

La fraîcheur, le parfum, l'ombre, l'asile, l'eau, S'en allaient avec l'arbre. Et l'on criait: «Il semble Que l'on puisse employer le tremble et le bouleau!» Et le bouleau tombait, abattu sur le tremble!

«Les sapins sont très bons!» Cylindre et laminoir Avalaient les sapins qu'ils rendaient dans des cuves; Les sapins sortaient blancs qui venaient d'entrer noirs; Et le grand vent des monts ne portait plus d'effluves!

«Les peupliers sont excellents!» Les peupliers Tombaient en frissonnant de leurs longues échines, Et puis, broyés, blanchis, lissés, coupés, pliés, S'envolaient en journaux des ardentes machines!

«A cause de ses fleurs gardez l'acacia!» Ont, dans l'acacia, gémi les tourterelles. Mais les femmes voulant écrire, on le scia, Et l'arbre en fleurs devint trois cahiers blancs pour elles!

Et les femmes faisaient leur livre. Et les enfants Faisaient leur petit livre. Et c'est pourquoi, par troupes, On voyait s'échapper des biches et des faons Du bois où sombrement l'on pratiquait des coupes.

Et tandis que les bois allaient se dépeuplant, Sans cesse on entendait mille plumes hâtives Grincer au premier plan, tandis qu'au second plan Continuellement ronflaient les rotatives.

Eux-mêmes--car ceci se passait en des temps Où tout ce qui venait du livre était la gloire!-- Afin qu'on parlât d'eux, les arbres palpitants Désiraient la cognée et voulaient la doloire!

Les beaux arbres disaient--car ces temps furent tels--: «Il est beau d'être beau, mais il faut qu'on le sache! Émigrons dans les vers afin d'être immortels! Oui, tomber dans Ronsard vaut bien un coup de hache!»

Et comme la nature et ses vertes beautés Rendaient tous les humains impatients d'écrire, Les arbres s'écroulaient afin d'être chantés, Les bois disparaissaient pour qu'on pût les décrire!

Et, bois inspirateurs, bois pleins de souffles, bois Dont Jeanne d'Arc disait, en parlant à ses juges: «Si j'étais dans les bois j'entendrais bien mes voix!» Ainsi vous périssiez, solitudes, refuges!

Nous, pourtant, nous lisions, penchés sur des bureaux; Et quand d'un livre ouvert nous levions le visage, Nous n'apercevions plus à travers les barreaux Que deux ou trois forêts au fond du paysage!

Et plus on écrivait, et plus on imprimait, Plus les quatre parois s'épaississant de livres, Automatiquement sur nous se refermait La chambre où des mots creux nous tenaient lieu de vivres.

Mais, sans même observer qu'elle se resserrât, Tout joyeux d'habiter la ratière livresque, Chacun de nous passait, selon ses goûts de rat, Du lard scientifique au sucre romanesque.

Et toujours, lentement, sûrement, par milliers, Les volumes venaient s'ajouter aux volumes, Toujours, tous les brochés à tous les reliés, Tous ceux que nous lirons à tous ceux que nous lûmes!

Et n'ayant que leurs noms, jamais, de différents, Histoires sur romans, et romans sur poèmes, Ils triplaient, quadruplaient et quintuplaient leurs rangs, Faisant toujours semblant de n'être pas les mêmes!

Et plus s'élargissaient les horizons dehors, Plus la prison, dedans, se rétrécissait, comme Si, frappant tous ces coups, donnant tous ces efforts, L'homme ne travaillait que pour étouffer l'homme!

Et mangeant peu à peu l'espace tout entier Dans lequel la lecture épuisait nos fantômes, Les murs ne nous laissaient maintenant qu'un sentier Où nous courions encore en compulsant des tomes!

Il n'y avait plus rien dehors qu'un pays plat. Rien ne méritait plus, dans l'aride nature, Ni qu'on le respirât, ni qu'on le contemplât: Tout était devenu de la littérature!

A peine restait-il des bois vendus sur pied Ces brindilles qu'au soir, fagotier, tu recueilles: Tous les arbres étaient devenus du papier; On trouvait des feuillets quand on cherchait des feuilles!

Les papetiers vendaient les bois aux imprimeurs. Sitôt qu'un petit homme avait offert un chèque, Une forêt tombait en murmurant: «Je meurs!» Et les murs avançaient dans la bibliothèque!

Mais voici que, surpris par le progrès des murs, Nous vîmes tout d'un coup qu'entre ces murs, nos têtes Allaient, en s'écrasant comme des fruits trop mûrs, Rendre leur pauvre jus de mots et d'épithètes!

Nous connûmes trop tard les immenses regrets. Le livre même en eut pour ce qu'on assassine. «_Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!_» Soupira vainement la Phèdre de Racine.

On entendit gémir le grand vers de Hugo: «_Les pourpres du couchant sont dans les branches d'arbre!_» Les branches n'étaient plus, ô pourpres, qu'un fagot, Et vous faisiez mentir l'alexandrin de marbre!

Alors, près de mourir, lorsque le dernier bois Jeta la dernière ombre au bord d'une prairie, Nous comprîmes soudain, pour la première fois, Que nous avions vécu dans une librairie;

Que les arbres d'avril et que les fleurs de mai Avaient en vain passé devant nos âmes closes; Car nous n'avions rien vu, rien connu, rien aimé, Que l'image du monde et le portrait des choses!

Nous criâmes d'horreur; et pâles, voulant fuir, Nous visitions les murs, nous cherchions les fenêtres, De ces mains qui n'avaient caressé que du cuir, De ces yeux qui n'avaient adoré que des lettres!

Nous comprîmes, pendant qu'entraient dans notre chair Le maroquin rugueux ou le vélin jaunâtre, Et la douceur de vivre et la beauté de l'air Que chantait au lointain l'ignorance d'un pâtre!

Nous criâmes d'amour, quand craquèrent nos os, Vers le soleil couchant dont s'allongeaient les cuivres, Et, les livres des murs s'étant touchés du dos, Nous fûmes écrasés entre des dos de livres!

1891.

III - I

LA MAISON DES PYRÉNÉES

LA MAISON

O toiture, tu te dessines! Asile vert, je te revois! Quatre colonnes de glycines Supportent deux balcons de bois.

Le store met une paupière Au regard d'un miroir sans tain; Et le bon jardinier Jean-Pierre Flûte un petit rire enfantin.

L'étroit pont de schiste se marbre Des ombres de la frondaison. Le piano chante dans l'arbre, Tant l'arbre est près de la maison.

La clôture est une volière Où les oiseaux chantent en choeur Qu'il faut bien agiter le lierre Puisqu'il a la forme d'un coeur.

Toute cette maison chantante Qui se mire dans un ruisseau Sent le coutil, comme une tente, Et sent l'iris, comme un berceau!

Décoré d'une antique huche Et de trois chaises, l'escalier Sent la cire, comme une ruche, Et la pomme, comme un cellier.

Au salon tendu de cretonne, Un doux lustre vénitien, Quand nos rires montent, s'étonne De se sentir moins ancien;

Les portes que le vernis dore Semblent, pour rendre ce salon Plus délicatement sonore, Faites en bois de violon.

A voix haute on lit en famille Tout ce qu'apporte le facteur, Et la sonnette de la grille Est la sonnette du bonheur!

Je revois tout cela!--L'abeille Bourdonnait, et j'avais dix ans. Ah! je crois que je me réveille Dans ma chambre aux parquets luisants!

Les hauts volets de cette chambre Étant de ce bois odorant, De ce beau sapin couleur d'ambre Que le soleil rend transparent,

Je pouvais, les fenêtres closes, Dire que le ciel était bleu Lorsque les volets étaient roses Comme des doigts devant le feu!

Pour voir les pics couverts de neige En faisant le grand tour du val, Le vieil écuyer du manège Venait me chercher à cheval.

Je rentrais... Abeille, je t'aime, Qui, comme un miel sur du pain sec, Mettais sur le grec de mon thème Un murmure beaucoup plus grec!

Minutes que rendaient célestes La mélodie et le travail! Tous nos orgueils étaient modestes Comme des bijoux de corail.

Le soleil baignait Sauvegarde. Monsieur l'Inspecteur des forêts Envoyait souvent, par un garde, Des fougères que j'adorais!

Et cette maison de campagne Sentait, lorsque tombait le jour, La mousse, comme la montagne, Le mystère, comme l'amour!

Un grand chapeau garni de tulle Pendait aux cornes d'un isard. Mon père traduisait Catulle, Et ma soeur déchiffrait Mozart.

II

LES PYRÉNÉES

Pourquoi suis-je, ô mes Pyrénées, Attiré sans cesse vers vous, Et, riantes ou ravinées, Qu'avez-vous pour moi de si doux?

Lorsque j'arrive de Provence A travers des champs de maïs, D'où vient que je sens à l'avance Votre odeur de gouffre et de lys?

D'où vient qu'à vingt ans comme à douze Je suis debout dans le wagon, Dès qu'on a dépassé Toulouse, Pour vous chercher à l'horizon?

Et sitôt qu'au béret d'un pâtre Je connais que vous approchez, Quel est ce courant d'air bleuâtre Qui m'aspire entre vos rochers?

D'où vient que, lorsque à votre charme Je veux résister, c'est vraiment Comme si par le fer d'une arme Je rendais plus fort un aimant?

D'où vient que pour moi, sur la terre, Il n'est d'Alpes ni d'Apennins M'attirant avec ce mystère Qu'ont les grands pouvoirs féminins?

D'où vient qu'en Tyrol et qu'en Suisse, Où je suis allé par hasard, Il n'est pas un chamois qui puisse Me sembler beau comme un isard?

Où donc est-elle cette force A quoi je sens que j'obéis? Dans quelle fleur? Sous quelle écorce? D'où vient que j'aime ce pays?

J'aurais pu le trouver superbe Sans le trouver aussi charmant: Quelle est, entre ses herbes, l'herbe D'où naquit cet enchantement?

Lézard vivant ou feuille morte, Un talisman se glissa-t-il Dans l'humble butin qu'on rapporte D'une course au bord d'un péril?

Qui de vous est une amulette, Caillou blanc où luit un mica, Pierre à l'odeur de violette, Bouquet au parfum d'arnica?

Quels cristaux, quelles marcassites, Grands monts où je me trouve heureux, Font-ils que, né loin de vos sites, Je me sens adopté par eux?

Effleurai-je une mandragore Dans les racines d'un sapin Quand je me rendais à Bigorre En passant par le col d'Aspin?

Je n'ai pas l'âme montagnarde: D'où vient que vous me retenez, Pâle ciel que le mont regarde Avec de grands lacs étonnés?

Est-il une Circé des neiges Versant son philtre au ruisseau clair? Où donc êtes-vous, sortilèges? Dans l'eau, dans la terre ou dans l'air?

Je cherche... D'où m'êtes-vous nées, Tendresses pour ce haut jardin? --Mais dans le soir des Pyrénées, Ma mémoire s'ouvre soudain.

Dans le soir une phrase vole, Par mon père dite jadis: «Ta grand'mère était espagnole.» Ma grand'mère était de Cadix!

Ah! je comprends, montagne verte, Pourquoi, souvent, dans vos sentiers, J'ai marché d'un pas plus alerte En rencontrant des muletiers!

Au tournant poudreux d'une route, Je comprends, quand je vous entends, Pourquoi, toujours, je vous écoute, Grelots sonores, si longtemps!

Voilà pourquoi, sous les étoiles, Je vous guettais au coin des ponts, Attelages couverts de toiles, De sparterie et de pompons!

Pourquoi j'aimais voir les saccades Que l'âne imprime aux cacolets Lancer dans l'argent des cascades, Des grains de raisins violets!

Tout s'explique,--et, bal du dimanche, Pourquoi, toujours, mon coeur battit Lorsque l'espadrille était blanche Et que le pied était petit!

Je n'étais pas traître ou fantasque Quand j'aimais, dans les bruits du bal, Presque autant le tambour de basque Que le tambourin provençal.

Ce n'est pas l'odeur forestière Que je demande au sapin bleu, C'est le parfum de la frontière D'un pays dont je suis un peu.

Car l'Espagne qui me possède Et qui fait que je vais, là-haut, -- Laissant en bas la brise tiède,-- A la rencontre du vent chaud,

Ce n'est pas cette espagnolade Qui pendant un instant vous a Lorsqu'on mord dans une grenade Ou qu'on respire un mimosa;

Ni la jeune espagnolerie Qui vous prend quand on lit Musset Et qu'une basquine fleurie Passe dans votre rêve... c'est

Une Espagne en mon coeur vivante Au point que, lorsqu'il bat le soir, C'est elle, à grands coups, qui s'évente De son petit éventail noir!

Donc, à ma lyre--est-ce une tare? Mais avec fierté je le dis!-- J'ai quelques cordes de guitare: Ma grand'mère était de Cadix!

Et, ma race, tu m'accompagnes Lorsque ici je cherche, en rôdant Sur la lisière des Espagnes, Un pittoresque plus ardent.

Si j'aime un nerveux paysage, C'est que je promène sur lui Les yeux qu'avait dans son visage Celle à qui je pense aujourd'hui.

Quelques piments dans un platane, Un foulard jaune, un grand manteau, Éveillent la voix gaditane Dont parle en moi le contralto.

Et c'est pourquoi, souvent, je semble, Bien qu'immobile, voyager: Un doux fil qu'on tire et qui tremble Me relie à quelque oranger!

C'est la raison, blondes cigales, De mon goût pour les grillons bruns, Et de ces humeurs inégales Que me reprochent quelques-uns!

Mes autres aïeux voient sans haine Cette étrangère qu'il y a Dans la famille phocéenne Que je tiens de Massilia;

Mais elle! sa race est jalouse, Et, quand mon âme a des sursauts, Je crois bien que cette Andalouse Me dispute à ces Provençaux!

Ah! quand je sens mon énergie Se briser en moi d'un coup sec, Je suis pris d'une nostalgie Qui ne vient pas d'un marin grec!

L'ancêtre que je commémore Lorsque ainsi je deviens rêveur, C'est peut-être, ô Cadix! un More Dont la romance est dans mon coeur.

Et ce qui vers vous, Pyrénées, Sans cesse me ramènera, C'est que vous êtes dessinées Avec des fiertés de sierra!

C'est que le vent chaud vient vous battre, Ce vent énervant et subtil Qui fait rire comme Henri Quatre Et pleurer comme Boabdil!

C'est que votre terre, voisine D'un sol où j'ai quelque cousin, Reste encore si sarrasine Qu'un blé s'y nomme sarrasin;

C'est que toujours votre nature Garde en son frémissant décor Une arabe désinvolture, --Et l'écho sublime d'un cor!

Je comprends de quel atavisme M'est venu ce besoin moral De sentir un fond d'héroïsme Au tableau le plus pastoral.

Mon goût même devient logique: Voilà pourquoi, vent africain, Il me faut une Géorgique Retouchée un peu par Lucain!

Et, Galice, Aragon, si proches De ces cimes qu'on voit blanchir, Pourquoi, toujours, devant ces roches J'aime vivre--sans les franchir!

Votre Espagne, pour mon Espagne Qui n'est qu'une goutte de sang, Si je passais cette montagne, Aurait un parfum trop puissant!

Mais ce que la France y mélange Rend ici le parfum léger, Et tout m'est doucement étrange Sans que rien me soit étranger.

Superbe, et bien assez vermeille Devant l'Espagne qui l'est trop, La montagne est comme Corneille Adaptant Guilhem de Castro!

Elle mêle une noble mousse Aux rocs qu'un tonnerre ouvragea: C'est de l'Espagne encore douce Et de la France âpre déjà.

Ceux que le béret auréole S'ajoutent, d'un air que je sais, Ce rien de bravade espagnole Qui rendit toujours plus français!

Les fouets claquent en mousquetade, Les mots chantent sous le balcon, Et déjà la rodomontade Roule de l'_r_ dans le gascon.

Folie où la raison chuchote, La bravoure du béarnais Porte Sancho sous Don Quichotte Comme un gilet sous un harnais.

La sombre cape où l'on s'engonce Ne se voit pas encor souvent; Mais l'oeil sous le sourcil s'enfonce, Et la fenêtre sous l'auvent.

Lorsque tourbillonnent ces rondes Que l'on noue autour des pressoirs, Quelques femmes sont encor blondes, Tous les raisins ne sont pas noirs!

Au seuil des blanches maisonnettes Danse un couple auquel je ne vois Pas encore des castagnettes... Déjà des claquements de doigts!

La danseuse, brusque et gentille, Est encor française... Elle l'est... Mais on dirait que la mantille Commence dans le capulet!

Au fond des églises agrestes, Riantes comme leurs curés, Les ferveurs sont encor modestes, Les autels déjà trop dorés!

D'une tendresse encor française, La foi qui dans ces roches vit Aurait peur de sainte Thérèse, Et Bernadette lui suffit!

Devant ces crêtes mitoyennes Voilà pourquoi je suis si bien: Toute la France de mes veines Dans ce clair pays me retient;

Car, parmi tout mon sang, vous n'êtes, O goutte de sang espagnol, Que comme entre mille alouettes Un furtif petit rossignol!

Et si j'aime, depuis l'enfance, Sous ce ciel venir, et rester, C'est qu'ici, sans quitter ma France, J'entends mon Espagne chanter!

III - L'EAU

Luchon, ville des eaux courantes, Où mon enfance avait son toit, L'amour des choses transparentes Me vient évidemment de toi!

Ton nom seul, plein de bulles blanches, Fait pour moi des ruisseaux couler Sous des passerelles de planches Que mon pied soudain sent trembler!

Où voit-on les bergeronnettes, Qui s'y connaissent en ruisseaux, Longer plus d'eaux vives et nettes Sous de plus verdoyants arceaux?

Où la neige daignerait-elle Descendre ainsi du pic sacré Pour former une cascatelle Dès qu'un passant est altéré?

Où voit-on s'offrir une vasque A chaque tournant de chemin Pour qu'on puisse tenir Vénasque Dans le creux glacé de sa main?

Ce Vénasque au chapeau de brume Ne cesse pas de faire au val Des générosités d'écume Et des largesses de cristal!

Prodigue sûr de ses ressources Et que la pelouse bénit, Le mont jette l'argent des sources Par les fenêtres de granit!

Il veut, formidable Mécène Qui sait que l'eau fait toujours bien, Subvenir à la mise en scène De ce décor virgilien.

Dans l'herbe, au fond du précipice, Caressant ou rongeant le bord, Partout l'eau sourd, l'eau court, l'eau glisse, L'eau fuit, l'eau bout, l'eau rit, l'eau dort!

L'eau brille dans ta robe grise Comme des glaives et des socs, Montagne auguste dont Moïse Semble avoir frappé tous les rocs!

Quand l'eau semble absente, un bruit tendre Nous avise qu'elle est tout près, Et quand on ne peut pas l'entendre, On la sent dans l'odeur des prés.

O sentiers! ô ruisseaux sans nombre L'un à l'autre se mélangeant! Les sentiers sont des ruisseaux d'ombre, Les ruisseaux des sentiers d'argent!

A travers d'obliques ondées, L'Aurore, dans un bleu frisson, Voit les collines accoudées Comme des nymphes qu'elles sont!

Sur leurs épaules incarnates Des torrents glissent, éperdus! Et ces éblouissantes nattes Sont faites de ruisseaux tordus!

De l'eau partout! Quand la rivière Déborde,--histoire de pouvoir Laisser autour de la chaumière Des petits morceaux de miroir,--

Les champs ont du ciel dans leurs barbes Comme un vieil homme a des yeux bleus! Et vous savez, chevaux de Tarbes Qui broutez les prés onduleux,

Combien de ces flaques dormantes Il faut savoir franchir d'un bond Lorsqu'on galope sur les menthes, Dont l'écrasement sent si bon!

Quelle terre ne serait sèche Auprès de cette terre? Ah! si L'on vivait d'amour et d'eau fraîche, Ce ne pourrait être qu'ici!

Et des fontaines! des fontaines! Y en a-t-il!... Il y en a Pour toutes les Samaritaines Et pour toutes les Rébecca!

Partout de l'eau! Toujours des gouttes Aux sandales des vagabonds! Tant d'eau partout que, pour les routes, Il faut, partout, des ponts, des ponts!

Voûtés comme de bons esclaves, Les ponts, joyeux de leurs fardeaux, Pour leur faire passer les gaves Prennent les routes sur leurs dos!

Et les routes d'or, qui s'amusent De voir les ponts plonger aux flots Leurs grands pieds de pierre qui s'usent, Ont de longs rires de grelots!

A l'heure où sortent les bréviaires, Le crépuscule rend divins Ces paysages de rivières, D'arches, de pics et de ravins.

Et toute cette eau, source ou gave, Sur le roc ou sous les cressons, Voix joyeuse ou silence grave, Nous instruit en fraîches leçons.

Ah! quelle leçon vaudrait-elle Cette claire leçon d'amour Que donne la neige éternelle En pensant aux ruisseaux d'un jour?

Où s'apprend la persévérance? C'est au catéchisme de l'Eau Qui, sous des airs d'indifférence, Songe toujours à son niveau.

Contre la force ou le sarcasme, L'Eau, noble et fine, nous apprend, En bouillonnant, l'enthousiasme, Et la patience, en filtrant!

Ses conseils n'ont rien de scolaire, Car elle enseigne, en ses ruisseaux, L'utilité de la colère, Des belles chutes, et des sauts!

Elle murmure avec tendresse --Car elle veut que nous rêvions-- Que bien souvent une paresse Peut laisser des alluvions!

On sait tout lorsque l'on assiste Aux cours délicieux de l'Eau: Sous la fougère et sous le ciste Elle explique, en passant, le Beau,

Prodiguant l'exemple qui frappe, Elle prouve aussi bien qu'il est Dans l'abondance d'une nappe Que dans la grâce d'un filet.

La dignité, cet esclavage, Ne rend jamais son flot boudeur; On ne connaît pas le rivage Où l'attachera sa grandeur!

Son orgueil n'a pas la folie De se priver des jeux charmants. Ah! comme elle aime qu'on oublie Qu'elle est un des quatre éléments!

Quand de sa crue on s'inquiète, Elle se pique de vermeil, Ne dédaignant pas la paillette Qu'elle sait être du soleil.

C'est par l'Eau que les blanches cimes Se racontent aux peupliers: Car les glaciers les plus sublimes Parlent en ruisseaux familiers.

Eh quoi! l'Eau? la soeur de la Terre? L'Eau qui féconde? la grande Eau? L'Eau qui lave et qui désaltère Daigne jouer sous ce rideau?

Elle joue avec l'écrevisse, Avec le saule... Et, tout d'un coup, Elle va se mettre en service, Elle qui peut inonder tout!

Elle coulait, large et futile, Sous les terrasses du château, Et puis un besoin d'être utile L'a prise brusquement, cette eau!

Lâchant la pompe fluviale, Elle file, d'un air malin, Dans la rigole triviale Que lui propose le moulin!

Elle s'échappe des palettes, Et, bravement, voulant avoir De grosses bulles violettes, Elle va mousser au lavoir;

Elle entre, avec un bruit de foudre, Dans une scierie aux longs toits, Pour y mêler sa blanche poudre A la poudre blonde du bois;

Et quand on a dépecé l'arbre, Elle va, toujours s'échappant, S'embaucher pour scier du marbre Chez un marbrier de Campan!

Elle a ses gaîtés les meilleures Dans le travail et dans le bruit... L'Eau divine a fait ses huit heures Quand commence à tomber la nuit!

Le clair de lune y met sa traîne... Le bétail y met ses naseaux... Soyez, belle Eau Pyrénéenne, Bénie entre toutes les eaux!

--Source calme ou torrent bravache, L'Eau qui descend de la hauteur Apprend tout ce qu'il faut qu'on sache Pour être poète ou lutteur!

L'Eau ne cesse pas, gave ou source, D'apprendre à l'homme, à chaque instant, Qu'on emporte--en prenant sa course, Et qu'on reflète--en s'arrêtant;

Mais que, malgré le flot qui rage, L'arbre emporté d'un brusque effort, O lutteur, devient un barrage Lorsque le torrent n'est pas fort;

Et que, malgré l'azur, poète, Quand le ruisseau n'est pas profond, A travers le ciel qu'il reflète On peut voir la terre du fond!

1893.

IV

LA BRANCHE

Cette branche pendante et gracile de saule, Qui vibre parce que l'eau vibrante la frôle, Ayant voulu sans doute écouter de plus près Ce que dit le ruisseau dans son tumulte frais, Se pencha, d'une souple inflexion de tige, Un peu d'abord, puis trop,--maladresse ou vertige! Et l'eau, par une feuille, en courant, la retint: Si bien qu'elle, à présent, dont c'était le destin De vivre, avec toujours le même geste calme, Dans l'azur, d'une vie indolente de palme, Elle doit s'agiter sans cesse, trembloter. Sangloter quand il plaît à l'eau de sangloter. Se secouer gaîment si l'eau devient rieuse, Et s'épuiser en longs émois, la curieuse, Qu'estiment bien punie alors ses vertes soeurs, Mais qui n'a nul regret des tranquilles douceurs, Mais qui secrètement les raille et les méprise, Mais qui se sent, malgré le courant qui la brise, Et l'affole, et malgré l'implacable ruisseau Qui ne lui fait jamais grâce d'un seul sursaut, Heureuse d'être celle avec qui communique Le flot, et de savoir ce qu'il dit, elle unique!

V

LA FONTAINE DE CARAOUET

La Fontaine de Caraouet Est la plus charmante de toutes. Elle chante comme un roue, La Fontaine de Caraouet! Elle est si fraîche qu'Arouet Perdrait, en y buvant, ses doutes. La Fontaine de Caraouet Est la plus charmante de toutes.

O Fontaine de Caraouet, Tu chantes sous de vertes voûtes! Qui boit ton eau fait un souhait, O Fontaine de Caraouet! Quand celle qu'on aime vous hait, En chantant tu vous désenvoûtes, O Fontaine de Caraouet Qui chantes sous de vertes voûtes!

O Fontaine de Caraouet, De quelle ombre tu te veloutes! C'est là que mon sort se jouait, O Fontaine de Caraouet, Là qu'un silence m'avouait Ce qu'entend le coeur aux écoutes... O Fontaine de Caraouet, De quelle ombre tu te veloutes!

O Fontaine de Caraouet, Est-ce que toujours tu glougloutes? Les guides claquent-ils du fouet, O Fontaine de Caraouet? La villa blanche qu'on louait Est-elle encor près des trois routes? O Fontaine de Caraouet, Est-ce que toujours tu glougloutes?

La Fontaine de Caraouet Est au fond des heures dissoutes. Ne me demandez plus où est La Fontaine de Caraouet! D'un bonheur on est le jouet, Et puis, au jour, jour, tu t'ajoutes... La Fontaine de Caraouet Est au fond des heures dissoutes!

Les Fontaines de Caraouet Nous laissent sur le coeur des gouttes. Ces gouttes tremblent pour dire: «Et La Fontaine de Caraouet?» Même si l'on se secouait Elles ne tomberaient pas toutes. Les Fontaines de Caraouet Nous laissent sur le coeur des gouttes!

VI

LA GLYCINE

A mon balcon cette glycine Tord ses bras fleuris dans le soir, Avec le tendre désespoir D'une princesse de Racine.

Elle en a la fière langueur Et la mortelle nonchalance; Et lorsqu'un souffle la balance, Et que le jour traîne en longueur,

Et tarde à partir, et recule Le déchirement tant qu'il peut, Elle exhale une âme d'adieu, Bérénice du crépuscule!

Le livre glisse de mes mains. Le petit drame se termine. «Cruel!» dit au jour la glycine. Les cieux blessés ont des carmins.

Par la haute porte-fenêtre, Mystérieusement, alors, Une des branches du dehors, Comme un geste vivant, pénètre.

Du frémissant encadrement Ce bras jeune et souple s'échappe; Et je sens sur mon front la grappe Qu'il laisse pendre tendrement!

Tout s'embaume. Et je remercie. Et, pour lui dire mon amour, Je donne à la fleur, tour à tour, Le nom d'Esther et d'Aricie.

Et je compare, les yeux sur Mon livre tombé sans secousse, L'odeur plus forte d'être douce Au vers plus ardent d'être pur!

Un divin poison m'assassine! Et je doute, en le chérissant, Si de ma glycine il descend Ou s'il monte de mon Racine!

VII

LE CARILLON DE SAINT-MAMET

Le Carillon de Saint-Mamet Tinte quand d'or le ciel se teinte; Comme si le soir s'exprimait, Le Carillon de Saint-Mamet Mystérieusement se met A tinter dans l'air calme... Il tinte, Le Carillon de Saint-Mamet, Tinte, quand d'or le ciel se teinte!

Qui plaint-il, qu'est-ce qu'il promet, Ce chant de promesse et de plainte? Plaint-il les gens de Saint-Mamet Ou bien nous?...

Est-ce qu'il promet Le pardon du mal qu'on commet Dans l'âpre course où l'on s'éreinte? Qui plaint-il? Qu'est-ce qu'il promet, Ce chant de promesse et de plainte?

Mon coeur, croyant qu'on lui parlait, Frissonnait à ce chant qui tinte, Quand j'étais un enfantelet! Mon coeur croyait qu'on lui parlait... Ah! je voudrais encor qu'il ait Cette délicieuse crainte! Mon coeur, croyant qu'on lui parlait, Frissonnait à ce chant qui tinte!

L'odeur des herbes qu'on brûlait Disait bientôt l'automne atteinte. Une chauve-souris volait. L'odeur des herbes qu'on brûlait Venait jusqu'à notre chalet, Et nous avions la gorge étreinte. L'odeur des herbes qu'on brûlait Disait bientôt l'automne atteinte.

Levant les yeux de son ourlet, La servante disait: «Il tinte!» Et regardait vers le volet, Levant les yeux de son ourlet! Ce tintement la consolait D'être à d'humbles choses astreinte. Levant les yeux de son ourlet, La servante disait: «Il tinte!»

La femme qui nous vend du lait Se signait mainte fois et mainte; Vite mettant son capulet, La femme qui nous vend du lait Vers la petite église allait; Et, des morts traversant l'enceinte, La femme qui nous vend du lait Se signait mainte fois et mainte!

Le Carillon de Saint-Mamet Ne tintait pas mieux qu'il ne tinte; Mais, alors, comme il nous charmait, Le Carillon de Saint-Mamet! La mère de ma mère aimait L'écouter, la bougie éteinte... Le Carillon de Saint-Mamet Ne tintait pas mieux qu'il ne tinte.

Mais notre vie, alors, coulait Plus profonde d'être restreinte! Comme un ruisseau sur le galet, Ah! notre vie, alors, coulait! Nous n'avions qu'un petit valet, Mais qui chantait une com-

plainte... Et notre vie, alors, coulait Plus profonde d'être restreinte!

Le volubilis violet Se mêlait à la coloquinte; L'humble barrière où s'enroulait Le volubilis violet N'était pas encor ce qu'elle est: Une belle grille bien peinte! Le volubilis violet Se mêlait à la coloquinte!

Toute aube sent le serpolet. J'ignorais le mal et la feinte. J'avais une âme d'oiselet. Toute aube sent le serpolet. Ah! si j'avais su qu'il fallait Devenir Alceste ou Philinte! Toute aube sent le serpolet. J'ignorais le mal et la feinte.

Le Carillon tintait, fluet! Au salon de perse déteinte Ma soeur jouait un menuet. Mais, quand tintait le son fluet, Le menuet diminuait Pour écouter le son qui tinte... Le son, alors, entrait, fluet, Au salon de perse déteinte.

Dieu! pourrait-on, si l'on voulait, Te ravoir, simplicité sainte? Reboire au premier gobelet? Le pourrait-on, si l'on voulait? C'est pourtant d'un oignon bien laid Qu'on revoit fleurir la jacinthe! Dieu! pourrait-on, si l'on voulait, Te ravoir, simplicité sainte?

Une étoile se rallumait Sur le val, obscur labyrinthe. Au-dessus de chaque sommet Une étoile se rallumait Quand la cloche de Saint-Mamet Tintait!... Oh! si, lorsqu'elle tinte, Une étoile se rallumait Sur la vie, obscur labyrinthe!

O Carillon de Saint-Mamet, Tinte, quand d'or le soir se teinte! Dans l'air bleu qui nous le transmet, O Carillon de Saint-Mamet, Tinte ce tintement qui met Plus de calme en notre âme!... Tinte, O Carillon de Saint-Mamet, Tinte, quand d'or le soir se teinte!

VIII

PRIÈRE D'UN MATIN BLEU

Tout est bleu d'éther. L'abeille du lys Dit: «_Pater noster Qui es in coelis..._»

Le moineau des toits, Le lézard du mur Disent à la fois: «_Sanctificetur..._»

«_Nomen..._», dit le jonc. «_Tuum..._», dit l'étang. Et le doux et long Delphinium blanc

Répète: «_Tuum..._» Sur autant de tons Qu'un delphinium A de clochetons!

Que dit l'eau du puits? «_Adveniat..._» L'air? «_Regnum tuum..._» Puis Tout devient plus clair!

Bien qu'entre les pins Glisse un canon mat, Là-bas les lapins Ont gémi: «_Fiat!..._»

Ayant accepté Qu'un plomb la tuât, La caille a chanté: «_Voluntas tua!..._»

Un pigeon luisant Quitte le bouleau Et monte, en disant: «_Sicut in coelo!..._»

La bêche, à ce vol Dont elle vibra, Droite dans le sol Gronde: «_Et in terra!_»

Et: «_Panem nostrum..._», Dit le sol vermeil. «_Quotidianum..._», Répond le soleil!

Le ciel est si bleu Que tout, ce matin, Pense qu'il ne peut Prier qu'en latin!

C'est le réséda D'aube irradié Qui murmure: «_Da Nobis hodie..._»

«_Dimitte nobis Debita nostra..._». Bourdonne l'iris Où l'abeille entra.

Le fenouil léger Qu'on appelle aneth Dans le potager A dit: «_Sicut et..._»

«_Nos dimittimus..._», Disent à mi-voix, «_Debitoribus..._», Les fourmis du bois.

Dans ses petits pots Le myosotis S'éveille à propos Pour dire: «_Nostris..._»

Blanc d'avoir traîné, Le pur Lohengrin, Le cygne dit: _«Ne Nos inducas in..._»

Un corbeau plus vieux Que Mathusalem Croasse un pieux: «_Tentationem._»

«_Sed libera nos..._», Bêlent en marchant Les doux mérinos Qui broutent le champ.

Ayant le premier Fait le mal subtil, Que dit le pommier? «_A malo!_» dit-il.

Il dit: «_A malo..._» Et le cyclamen Incliné sur l'eau Lui répond: «Amen!»

1891.

IX

OMBRES ET FUMÉES

J'aime les ombres, les fumées, Ces fugacités et ces riens, Ces formes vaguement formées, Ces tremblements aériens.

Je t'aime, toi qui ne te poses Jamais, Fumée, ô soeur du Vent, Et je vous aime, Ombre des choses, Plus que les choses bien souvent!

Je vous aime, parce que, vaines, Vous me convenez, à moi, vain, Et parce que, les incertaines, Vous me charmez, moi, l'incertain!

Oui, j'aime toutes les fumées, Celles qui traînent sur les champs, Celles qui sortent des ramées, Celles aux panaches penchants,

Les larges dont les hanches rondes Se roulent dans l'azur profond, Celles qui sont des boucles blondes Qui de plus en plus se défont,

Ou des vrilles que l'air allonge, Fins copeaux roulants et fuyards De quelque menuisier de songe Qui raboterait des brouillards;

J'aime celles qui sont, il semble, --Leurs flocons ensemble étant pris Et montant ainsi pris ensemble,-- Des grappes de gros raisins gris;

Celles dont le duvet tressaille Sur les chaumes, piquant au bout De ces obscurs chapeaux de paille Des aigrettes de marabout;

Celles qui, tôt disséminées, Par petits bonds légers s'en vont Du chalumeau des cheminées, Comme des bulles de savon;

Les droites et les zigzagantes, Et celles qui font sur les cieux Des fioritures élégantes, Des paraphes prétentieux;

J'aime celles dont les spirales Semblent monter d'un encensoir; J'aime les roses, matinales, J'aime les bleuâtres, du soir;

Et celles que j'aime entre toutes, Sont les pâles, les faibles, les Pas encor tout à fait dissoutes, Mais presque, aux lointains violets;

Celles aux graciles volutes Qui, dans les vallons assombris, Dénoncent à peine les huttes Et les éphémères abris;

Celles qu'un jeu de brise courbe, Courbe et redresse tour à tour, Sur les moribonds feux de tourbe Abandonnés par le pastour,

Et dont les timides guirlandes S'effacent à nos yeux ravis, Et défaillent au loin des landes Sur un horizon de lavis...

* * * * *

Et j'aime aussi toutes les ombres, Et tous leurs caprices chinois, Géantes, naines, pâles, sombres, Selon l'heure et selon le mois;

Les belles ombres magistrales Qui rampent solennellement; Les ombres caricaturales A l'hoffmannesque mouvement;

Les ombres surtout, je l'avoue, Qui par des pinceaux très subtils Semblent faites: sur une joue, Cette fameuse ombre des cils;

Cette ombre que, minutieuse, Sur le bas du roc cinabrin Ou sur le pied roux de l'yeuse, Projette l'herbe, brin par brin;

Sur le ruisseau, l'ombre d'un saule Superposée à son reflet; Au fond du ruisseau, l'ombre drôle D'un têtard vif sur le galet;

Une ombre de fils d'araignée Dans laquelle un insecte mort, Balançant sa panse saignée, Met une petite ombre encor;

Votre ombre au rideau de l'auberge, Moustaches du chat accroupi; L'ombre d'un cheveu de la Vierge; L'ombre d'une barbe d'épi;

Et dans le lys, cadran solaire A qui Mab dit: «Quelle heure est-il?» En bâillant sous un capillaire, L'ombre tournante du pistil!

Mais les ombres que je préfère, Sont celles, naturellement, Qu'un fugitif objet vient faire, Les chères ombres d'un moment.

Et c'est l'ombre de ce qui vole Qui me séduit le plus, étant La plus vaine et la plus frivole, Par son symbole inquiétant.

J'aime les ombres minuscules Qui dansent sous les papillons, Qui dansent sous les libellules, Sur l'eau, les herbes, les sillons;

J'aime l'ombre que l'alouette Laisse par terre en s'élevant, Et la rapide silhouette, Sur les toits, de l'engoulevent;

L'ombre d'un bond de sauterelle, L'ombre, sous un zéphyr souffleur, De la plume abandonnant l'aile, Du pétale quittant la fleur;

Toute ombre vite évanouie, Toute ombre qu'on perd brusquement: Sur les lèvres de mon amie L'ombre d'un attendrissement,

Dans toutes les ombres des branches Toutes les ombres d'oiselets, Celles, sur les poussières blanches, De votre vol, duvets follets,

Et, sur la frissonnante page Où j'écris ces vers, au jardin, L'ombre que jette le passage De quelque moucheron soudain!

Oui, lorsque à mon accoutumée Je laisse aller jouer mes yeux, C'est avec l'ombre et la fumée Qu'ils s'amusent toujours le mieux;

Et parmi les ombres sans nombre Au jeu desquelles je me plus, La plus philosophique, l'ombre La plus ombre, et, partant, la plus

Vraiment de mes regards aimée, Ce fut,--ô deux riens s'assemblant!-- Ce fut l'ombre d'une fumée Bleuissante sur un mur blanc!

1893.

X

LA FLEUR

J'étais là, bien couché dans ce bon tas de foin, Dans ce bon tas profond de foin, qui, de très loin, S'était promis à moi par son parfum qui rôde; J'étais là, caressé d'une chatouille chaude, Presque disparaissant dans la ronde rousseur, Le corps enveloppé d'une vaste douceur, La tête, cependant, commodément plus haute, Riant d'aise, alangui, remerciant mon hôte, Lequel m'insinuait des brins astucieux; J'étais là bien couché, mon chapeau sur les yeux, Bercé d'un tintement de cloches éloignées, Rame-

nant quelquefois des touffes par poignées Pour hâter mon complet ensevelissement, Humant la forte odeur avec enivrement, Et, béat, le coeur gai, le corps las, l'esprit veule, Sentant crouler sur moi l'affectueuse meule! J'étais là, somnolent, monologuant, et puis Attentif aux milliers de craquants petits bruits Secs et fins qu'on entend dans le foin qu'on écoute; Je disais, mi-parlant, mi-chantonnant: «Le doute Étant un oreiller, selon Montaigne, mol, Doit être un oreiller de foin... de foin... Bien fol Qui de courir les prés a conservé l'envie! Pour moi, je vois ici l'emblème de ma vie. Après avoir longtemps dans tous les sens erré, J'ai, de mes verts espoirs, fait un grand tas doré, Un tas de foin... de foin... sur lequel, à ma guise, J'écoute, d'une oreille artiste et qui s'aiguise, Des bruits ténus que nul ne percevrait que moi; Sur lequel--d'autant plus méritoire, ma foi, Que moi-même, et tout seul, j'ai dû faucher mon herbe,-- Je goûte le repos confortable et superbe.» Je me félicitais ainsi, quand, tout d'un coup, Je me sentis piqué vivement dans le cou. Et, furtive d'abord, insaisissable, obscure, Elle devint bientôt si forte, la piqûre, Que dans mon oreiller j'en cherchai la raison: Et je vis qu'une fleur prise en la fauchaison, Moins souple que le foin, m'avait, morte revêche, Enfoncé dans la chair sa tige dure et sèche.

XI - L'IF

Le sol était jonché d'une automne craquante; Et je faisais, au fond des bois où je fréquente, Mon petit tour contemplatif. Les buissons roux étaient comme un cercle de faunes. Soudain, il me sembla, parmi les arbres jaunes, Que je voyais jaunir un if.

«Eh quoi! vous, l'arbre vert, toujours vert», m'étonnai-je «Vous dont le vert profond reste noir sous la neige. Vous, l'If, de ce jaune honteux?» Mais, semblant désigner d'un mouvement de branche Les arbres dont sur lui tout l'octobre se penche, L'If me répondit: «Ce sont eux...

«Eux qui, supportant mal mes insolences vertes, Des feuilles qu'ils perdaient ont mes branches couvertes. Ces feuilles, innombrablement, Se sont, comme des mains rageuses et crispées, A tous mes verts piquants si jaunes agrippées, Qu'on me croira jaune, un moment!»

«--Quoi! d'autres t'ont jeté ces feuilles que tu portes?» Il reprit: «L'arbre mort jette des feuilles mortes! Homme, ceci vous étonna? Agit-on dans vos bois autrement qu'en les nôtres? On prend toujours sur soi ce que l'on jette aux autres. On ne prête que ce qu'on a.

«Il faut à son prochain que l'on prête, sans cesse, Flétri, sa flétrissure, et, sec, sa sécheresse, Et, mort, qu'on lui prête sa mort. Quand nous différons d'eux, les arbres et les hommes Veulent, de ce qu'ils sont couvrant ce que nous sommes, Nous étouffer comme un remord!

«Sachez-le, puisqu'il faut qu'un arbre vous éduque: La feuille persistante à la feuille caduque Ne devrait pas se laisser voir. N'est-il pas naturel que, voyant ma verdure, Ces arbres aient trouvé, pour cacher que je dure, De se laisser sur moi pleuvoir?

«Ah! quand ils souffrent trop, les tilleuls et les chênes, De ne laisser tomber sur les mousses prochaines Que tous ces tristes haillons bruns, Que ces maigres chiffons dont l'horreur tourne et

vole, Ils peuvent bien, mon Dieu! si cela les console, M'en attribuer quelques-uns!

«Le vent n'aura besoin que d'une chiquenaude Pour faire s'écrouler tout ce qui s'échafaude Fallacieusement sur moi. Je serai nettoyé par quelques brises fraîches. Car ces feuilles ne sont que de pauvres, de sèches... Que dis-tu? Calme ton émoi!

«Voilà bien les grands mots des hommes: calomnies? Feuilles mortes, tout simplement! feuilles jaunies! En suis-je moins vert là-dessous? L'indulgence est facile aux arbres qui demeurent, Et nous pouvons laisser à des arbres qui meurent Le plaisir de mourir sur nous!»

XII

LA BROUETTE

Tel un prince héritier qui se déguise et rôde, Afin de découvrir l'injustice et la fraude, A travers les états du roi son père, tel Jésus reprend parfois son jeune front mortel, Quitte en secret le firmament du Dieu son père, Et, blond, s'en vient un peu voyager sur la terre, --Télémaque divin que, comme un vieux Mentor, Le bon saint Pierre, ôtant son auréole d'or Pour n'être pas trahi par ses feux, accompagne.

Un jour, ayant battu longuement la campagne, Le Seigneur et le Saint--on était en hiver,-- Firent halte en un bois dont le feuillage vert N'était plus sur le sol que de l'humus rougeâtre. Saint Pierre eût bien voulu s'asseoir au coin d'un âtre Et chauffer ses vieux doigts, mais la seule maison Qui levât son chapeau de

chaume à l'horizon Ne penchait pas au vent la plume de fumée Qui fait rêver bon gîte et soupe parfumée. Donc, ce bois valait mieux, d'autant que le soleil Y donnait, un soleil timidement vermeil, Un soleil pas bien chaud, c'est vrai, mais, tout de même, Point trop à dédaigner en ce matin si blême. Et Pierre, tout fourbu d'aller par les chemins, S'étant assis, tendait vers ce soleil ses mains Et les dégourdissait dans sa lumière rose, Cependant que Jésus rêvait à quelque chose, Debout, et ne sentant ni fatigue ni froid.

Pierre cria soudain: «Maître! Fils de mon Roi! Regardez, regardez par ici cette femme! N'est-elle pas stupide ou folle? Sur mon âme, Elle veut ramasser du soleil. Voyez-la!»

Jésus leva les yeux. Une vieille était là, De ces vieilles des champs, au dur profil de chouette; Et cette vieille, avec une énorme brouette, Se tenait au milieu du sentier, à l'endroit Qu'éclairait un rayon de soleil tombant droit; Et sitôt qu'il venait dorer son véhicule, Cette femme tentait la chose ridicule D'emporter le rayon, et poussait aux brancards Bien vite; mais toujours, au moindre des écarts Qu'elle faisait du point frappé par la lumière, Le soleil s'échappait de la brouette; et Pierre Se divertissait fort à regarder ce jeu: La capture, d'abord, du beau rayon de feu Entre les ais boueux et gris qu'il illumine, Puis sa fuite rapide, et la piteuse mine De la vieille pauvresse, interdite un moment, Mais qui recommençait bientôt, patiemment, Sans comprendre pourquoi, dès qu'elle entrait dans l'ombre, Elle ne poussait plus qu'une brouette sombre! «Est-elle simple! Dieu! voyez ce qu'elle fait! Bon! elle recommence!» Et Pierre s'esclaffait.

Mais voici que Jésus, dont l'intérêt s'éveille, S'approche, et doucement interroge la vieille: «Femme, que fais-tu là? N'as-tu

plus ta raison? Il règne un froid terrible en cette âpre saison, Et je ne comprends pas, ô femme, que tu veuilles. Au lieu de ramasser du bois sec et des feuilles, Ramasser ce rayon à peine réchauffant!

--C'est pour le rapporter à mon petit enfant, Dit la femme, en levant le front. Je suis l'aïeule D'un pauvre enfant malade à qui je reste seule, Car cet hiver le père et la mère sont morts. Pour travailler, mes bras ne sont plus assez forts. Je ne peux que glaner, et ce travail-là chôme. Et l'enfant va mourir sous notre triste chaume, Sans même avoir connu ces douceurs, ces bonbons, Qui font sourire encor les petits moribonds. Ne pouvoir pas gâter alors qu'on est grand'mère, C'est dur! Que lui donner? Je ne savais que faire; Mais voici qu'il me dit, ce matin, au réveil: «Je serais bien content si j'avais du soleil!» Car le soleil jamais n'entre dans ma chaumière, Et mon petit garçon est privé de lumière. Alors, voyant qu'ici du soleil avait lui, Je viens en ramasser un bon morceau pour lui.» Et la vieille reprit avec foi sa besogne.

Quand il se sent ému, saint Pierre se renfrogne. Il dit: «Elle est stupide! elle ne voit donc pas Que son soleil s'en va dès qu'elle fait un pas! Cette vieille cervelle est dure comme pierre Et ne comprend plus rien!»

Mais Jésus dit à Pierre, Pensif, ayant rêvé sur cette femme un peu: «On ne sait pas ce que l'amour des simples peut!» Et, n'ayant pas compris toute cette parole, Saint Pierre répétait: «Mais cette femme est folle! Elle est folle, Seigneur!...» Soudain, il s'arrêta, Presque aussi confondu que quand le coq chanta: Car la vieille marchait maintenant sous les branches, Et les rayons restaient entre les quatre planches, Et les rayons, dans l'ombre, étincelaient encor. Et, paraissant pousser devant elle un tas d'or,

Sans s'étonner, la vieille, impassible et muette, Emportait le soleil dans son humble brouette.

1892.

XIII - L'AMOUREUX DE MARGARIDON

«Vierge au regard loyal, fleur de notre campagne, Si je puis être aimé de vous, Margaridon, Demain même, je veux, pour vous en faire don, Acheter un foulard au colporteur d'Espagne.

«Si nous nous accordons sans trop tarder, je crois Que je ne saurai pas vous refuser la montre Qu'un bijoutier gascon dans sa boîte nous montre Au milieu de coeurs d'or, de bagues et de croix!

«Si nous nous marions aux premières pervenches, J'irai jusqu'à donner du ruban de velours Pour que le capulet même de tous les jours Soit aussi bien bordé que celui des dimanches.

«Sans être un grand Crésus, j'ai mon petit avoir. J'ai des boeufs. J'ai le champ que m'a laissé mon père. Un potager. Enfin, la maison est prospère, Et vous aurez du linge à porter au lavoir.

«Et si vous ne voulez que goûter le jeune âge, Vous vivrez sans rien faire, aussi blanche de peau Que les dames d'Albi qui portent un chapeau, Car la mère est vaillante et fait tout le ménage.

«La chambre est belle. Elle a trois mètres de hauteur. Moi-même j'ai taillé la poutre et les lambourdes. J'ai pendu deux portraits sous la Vierge de Lourdes: L'un, c'est Monsieur Hugo; l'autre, Monsieur Pasteur.

«De l'huile de mon bras la commode est luisante. Le lit est grand, profond: c'était le lit des vieux. La mère l'a cédé pour que nous soyons mieux. Tout ça sera bien beau quand vous serez présente!

«Les rideaux ont été passés à l'amidon; Et j'ai fait faire un cadre avec les coquillages Que l'oncle a rapporté de ses lointains voyages, Pour le petit miroir de ma Margaridon.

«J'ai, pour vos pots de fleurs, élargi d'une planche La fenêtre où bientôt vous viendrez vous asseoir... Et lorsque je suis seul, je regarde, le soir, La place où vous mettrez votre main sur ma manche.»

1889.

XIV

LES BOEUFS

C'est l'heure où la nuit pose, en montant vers les cieux, Son pied sur chaque mont comme sur une marche; Et, déchirant le soir du cri de ses essieux, Un char de foin a l'air d'une meule qui marche.

Deux boeufs trament ce char, et, de leur front têtu, Ils poussent en avant, les cornes abaissées; Chacun d'un tablier de toile est revêtu, Qu'on voit en bas frangé de ficelles tressées.

Cette frange descend sur leurs genoux noirauds Pour éloigner, pendant les chaudes matinées Où des bourdonnements

s'échappent des sureaux, Le harcèlement bleu des mouches obstinées.

Ils avancent, coiffés de peaux d'agneaux, les boeufs, Flanquant des coups de queue à leur croupe écailleuse, Et sans paraître voir le tournant trop bourbeux, Ni qu'après le tournant la côte est rocailleuse.

Lorsque le char s'enfonce et qu'il faut l'arracher, Dans le marbre gluant des naseaux noirs et roses, Ils soufflent un instant, puis, sans daigner broncher, Ils partent à nouveau, les paupières mi-closes.

Et tandis qu'ils sont là peinant, poussant plus fort, Les boeufs mystérieux, énormes et timides, Comme s'ils demeuraient étrangers à l'effort, Gardent, sous leurs cils durs, toujours, leurs yeux humides.

Un attendrissement semble être en eux monté Que ne peut plus troubler la présente détresse; Et, les voyant souffrir avec cette bonté, J'ai compris quelle était leur profonde sagesse.

Ils ne s'étonnent plus, les paisibles boeufs roux, Car ils ont longuement réfléchi sur les choses; Et ce sont devenus des philosophes doux, Patients rumineurs des effets et des causes.

Ils ne s'étonnent plus, ils ne s'indignent plus, Sachant qu'on perd son temps en révoltes superbes, Quand la route implacable ouvre ses deux talus, Et qu'il vaut mieux songer en remâchant des herbes!

Ils savent qu'à leur sort ils ne changeraient rien, Mais que chaque moment des plus ingrates vies Peut posséder le rêve, insaisissable bien, Secrète liberté des races asservies!

Qu'importent l'aiguillon cruel, le taon haineux, L'accouplement au joug, les cornes qu'on attache! Ils ne souffrent de rien, ne vivant plus qu'en eux, Et machinalement accomplissant leur tâche.

Qu'importe la charrue et d'avoir entendu Le cri que le bouvier pousse à la capvirade!... Chacun, posant sans bruit son large pied fendu, Rêve, et sent près de lui rêver son camarade.

Ils vont, sans s'occuper des coups ni des faux pas, Trouvant que pour rêver, déjà, la vie est brève. Et que, si grands qu'ils soient, des maux ne valent pas De détourner le sage, un moment, de son rêve!

C'est pourquoi, quand, la ronce accrochant les moyeux, L'ornière sous la roue hostilement se creuse, Au plus fort de la lutte ils gardent dans leurs yeux Cette belle douceur de la pensée heureuse.

1889.

XV

LES GENETS

Sur ces balais--stupidement--dressés du sol S'est abattu tout un doux vol.

Pour se poser--sur ces balais,--dans la campagne, Des papillons viennent d'Espagne.

Des papillons--qui sont des fleurs,--des fleurs qui sont Des papillons! Essaim? Buisson?

Sont-ils des fleurs?--Sentez leur souffle!--Ou bien sont-elles Des papillons? Voyez leurs ailes!

Papillons-fleurs;--ces papillons--se sont, légers, Sur chaque brindille étagés!

Les gros en bas,--et, tout en haut--de chaque tige, Le plus petit de tous voltige!

Et tout ce vol--de papillons--tout palpitants S'installe là pour quelque temps.

Et maintenant,--les vieux balais--ont une housse, Et répandent une odeur douce:

Ça sent si bon--que c'est toujours--comme si on Attendait la procession!

Et cette odeur--s'en va troubler--toute la lande, Car le vent fait la propagande.

Balais! balais!--qui vous eût dit,--balais piteux, Que vous seriez si capiteux?

Et tout d'un coup--(mais quel besoin--des fleurs ont-elles Étant des fleurs, d'avoir des ailes?)

L'essaim doré,--qui se souvient--d'être espagnol, Prend au vent d'Espagne son vol!

Que reste-t-il--de l'or vivant,--des ailes douces? Quelques noires petites gousses!

Vous n'avez plus--qu'à frissonner,--genêts frileux, En nous offrant, des balais bleus,

Des balais bleus--pour balayer--devant nos portes L'amas prochain des feuilles mortes!

Balais! balais!--pauvres genêts,--vous êtes laids! Vous n'êtes plus que des balais!

Et vainement--vous murmurez,--ne pouvant croire A la fuite de tant de gloire:

«Qu'est-ce que c'est--que ces fleurs-là--qui fuient aux vents Il faut consulter les Savants!»

«Que voulez-vous!»--vous répondront--leurs voix cassées, «C'est des papilionacées!

«Il faut avoir,--quand on a peur--de ces douleurs, Des fleurs qui ne soient que des fleurs!

«Mais quand on veut--des fleurs en or--ayant des ailes, On sait à quoi s'attendre d'elles!»

XVI

Derniers petits chants et derniers ébats Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

On entend encor fuser quelques trilles. La couleur du ciel commence à muer. Des coups d'ailes font encor remuer La vigne des murs, le lierre des grilles.

Derniers petits chants et derniers ébats Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Les échanges vifs que faisaient les branches D'oiselets lancés comme des volants Deviennent plus mous, deviennent plus lents. La lune, au ciel clair, met ses cornes blanches.

Derniers petits chants et derniers ébats Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Le doux crépuscule a jeté sa cendre; Les lointains sont bleus et vont se noyant; Et la feuille d'or, tout en tournoyant, Du grand peuplier se met à descendre.

Derniers petits chants et derniers ébats Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Une cloche tinte, une chèvre bêle. Une fille passe, et chante, et suit l'eau. Le chant que l'on chante à cette heure est beau; La fille qui passe à cette heure est belle.

Derniers petits chants et derniers ébats Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Les pas des marcheurs attardés se pressent. Un rameau, quitté par son chanteur fol, Est encor tremblant de l'élan du vol. Où vont ces oiseaux qui tous disparaissent?

Derniers petits chants et derniers ébats Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

La clarté s'esquive, et déjà l'on doute Si l'objet qu'on voit est loin ou tout près. S'en revenant seul, lentement, des prés, Un poney velu traverse la route.

Derniers petits chants et derniers ébats Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Un alignement de petites meules Donne aux champs l'aspect de camps endormis. L'heure est aux amants, et non aux amis. Les coeurs vont par deux, les âmes vont seules.

Derniers petits chants et derniers ébats Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

La vie est soudain comme une inconnue Qui fixe sur vous de trop larges yeux. Il semble que tout soit insidieux. On s'entend parler d'une voix émue.

Derniers petits chants et derniers ébats Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

On s'entend parler d'une voix de songe Dont on ignorait la sonorité. C'est l'heure charmante où la vérité A tout à fait l'air d'être du mensonge.

Derniers petits chants et derniers ébats Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

Et si maintenant la rainette chante Aux bords ébréchés des petits bassins, C'est que, sur ton coeur ayant des desseins, Cette heure a besoin d'être trop touchante...

Derniers petits chants et derniers ébats Des oiseaux, le soir, dans les arbres bas.

1891.

XVII - L'OURS

Martin, ours. Une bête énorme. Un plantigrade Que l'on n'aimerait pas avoir pour camarade. Touffu, férocement espiègle, et reniflant. Un ours qui jetterait un homme sur le flanc D'un seul revers de patte, et, de deux coups de griffes, Mettrait toutes ses chairs palpitantes en chiffes; Un ours dont un géant ne viendrait pas à bout, Et qui, s'il se montrait soudainement debout, Ferait, comme devant la nuit le crépuscule, S'évanouir Samson et se dissoudre Hercule: Car Hercule, l'athlète aux puissantes sueurs, Et Samson, le plus grand parmi les grands tueurs, Ne seraient, dans les bras de la bête assaillie, Malgré leur corps trapu, leurs muscles en saillie, Leurs intrépides reins, leur imployable dos, Qu'un giclement de sang et qu'un craquement d'os.

Et cet ours, au regard terriblement oblique, Danse la mazurka sur la place publique.

L'homme qui tout petit à sa mère le prit, Son montreur, l'apostrophe en faisant de l'esprit, Dit qu'on peut l'approcher, le toucher, sans qu'il morde, Et roule du tambour, et tire sur la corde Qui s'attache à l'anneau de la narine en sang, Et lui chante un refrain monotone et dansant; Et docile, et craignant de perdre la cadence, Le formidable ours brun de la montagne danse... Soulevant le gros rire épais des hommes saouls, Il danse, sous la pluie insultante des sous.

Une bosse de chair et de fourrure sale Lui ballotte au sommet de l'épine dorsale; Et de peur de déplaire à cet homme, cet ours Fait, devant l'honorable assistance, des tours. L'homme n'a qu'à parler, et l'ours obéit vite. L'ours ne se fait jamais prier. L'homme l'invite, Sitôt que la mazurke est dansée, à polker: Et l'ours polke;

à valser: l'ours valse; à mieux marquer La mesure: l'ours marque avec sa patte, et volte, Gracieux comme un ours qui fait le désinvolte; A s'asseoir: l'ours se met, grave, sur son séant; A manier un peu sa trique de géant: L'ours a l'air, s'escrimant dans le vide qu'il rosse, Sa trique entre les bras, d'un gros guignol féroce; A montrer «comment l'ours marche en montagne»: l'ours Marche, allongeant des pas silencieux et lourds; A faire le bourgeois riche qui se promène: Et l'ours, caricature horriblement humaine, Se lève sur ses pieds; puis, plein de dignité, Déposant sur sa tête énorme, de côté, Un tout petit chapeau de paille ridicule, L'ours vient faire un salut au public--qui recule! Et puis, l'ours roule et tangue et feint d'être un peu gris; Et puis, l'ours fait le mort, et les coups et les cris Et les piétinements le laissent immobile... Et puis, l'homme à chacun va tendre sa sébile, Grommelle en la sentant légère dans sa main, Relève l'ours encor couché sur le chemin En donnant à l'anneau deux coups de corde brusques, Lance à la bête un coup de pied, reprend ses frusques, Ramasse son gourdin, rajuste son tambour, Et part, suivi d'enfants.

Ainsi de bourg en bourg, Ainsi de ville en ville.

Et je n'ai pas, en somme, Compris pourquoi cet ours ne mangeait pas cet homme.

Saint-Béat, 189...

XVIII

TOUT D'UN COUP

Les clartés qui, là-bas, piquant les ombres bleues, Révèlent qu'un menu village, à bien des lieues, Doit au flanc rond de quelque colline s'asseoir, Les clartés, tout d'un coup, que nous voyons, ce soir, Du haut d'un col, avant de descendre les rampes, Luire,--et qui sont, là-bas, les chandelles, les lampes, Les feux d'une gaîté, d'un travail, d'un souci,-- Ces clartés, tout d'un coup, nous rappellent que si L'on rêve au bord des ciels, on vit au ras des terres; Que si l'on rêve un peu sur les monts solitaires, On vit, dans les vallons, on vit, on vit beaucoup; De sorte que nos coeurs, oubliant, tout d'un coup, Que les feux du méchant, ses lampes, ses chandelles, Ne font pas, au lointain, des lumières moins belles Que les lampes, les feux, les chandelles du bon, Et que l'affreux signal qu'allume un vagabond Et la douce fenêtre au seul rideau de serge Qu'éclaire saintement le coucher d'une vierge Sont deux étoiles d'or identiques,--nos coeurs, Pour lesquels, tout d'un coup, ces petites lueurs Ne sont plus, dans la nuit, que d'autres existences, Nos coeurs qui, tout d'un coup, sentent qu'à ces distances Vous ne différez guère, ô pires, des meilleurs, Aiment également tous ces lointains veilleurs!

XIX

LE MENDIANT FLEURI

Il n'est pas du pays. D'où peut-il être?... d'où? On ne sait pas. C'est un mystérieux bonhomme. Sur le bord du chemin parfois il fait un somme. Il porte un vieux chapeau qui paraît être--comme Ceux que portent les champignons--en amadou. Eut-il un nom? Lequel? On l'ignore. On le nomme Le Mendiant Fleuri. C'est tout.

Il a cette folie, il a cette jolie Folie: il se fleurit. Il se déguise en Mai. Son chapeau d'amadou porte un phlox pour plumet. Dès qu'il découvre un trou dans sa veste, il y met Du lilas, un pavot. Si c'est une folie, Cet affreux vagabond des routes se permet La même que vous, Ophélie!

Cet homme a des crocus aux plis de ses lambeaux Comme les champs en ont aux creux de leurs ornières. A ses poches il a des touffes printanières Comme les bois en ont aux seuils de leurs tanières. Au lieu des vieux boutons de corne, il a, plus beaux, Des boutons d'or. Au lieu des pailles coutumières, Il a du thym dans ses sabots.

Il reprise sa cape en ajonc qui s'accroche, Reborde un vieux revers avec des serpolets, Pique de la tremblette aux fentes des ourlets, Enrichit de bleuets roses et violets Sa pauvre barbe dont le chanvre s'effiloche; Puis, fume, luxueux, parmi tous ces bleuets, Une pipe d'aristoloche!

Qu'il est beau quand il va de maison en maison, Chamarré d'herbe-aux-gueux, d'airelle et de spargoutte! La flore du moment sur lui frissonne toute. Qu'il est beau quand il passe, en fleurs, et qu'il s'ajoute, Comme un calendrier vivant, à l'horizon! De sorte qu'il suffit de le voir sur la route Pour savoir quelle est la saison!

Il réussit parfois des toilettes charmantes. Je lui connus un col d'aspérule, un camail De scabieuse ayant un chardon pour fermail. Qu'il est beau quand il va de portail en portail, Et que, chargé de coquelourdes et de menthes, On le voit, rouge et vert comme un saint de vitrail, Passer dans les herbes fumantes!

* * * * *

O bizarre bonhomme, ô vagabond falot, Misère dont toujours embaumait le passage, Vieillesse où le muguet attachait un grelot, O Mendiant Fleuri, gueux parfumé, fou, sage!

Brave pauvre, qui, loin d'être un pauvre honteux, Marques la déchirure avec une jonquille, On t'est reconnaissant, presque, d'être boiteux, Tant la guirlande est belle autour de ta béquille!

Cynique éblouissant, héroïque et finaud, Je ne saurais assez préférer, quand j'y pense, Tes courageuses fleurs au facile tonneau, Diogène charmant de nos routes de France!

Inconscient donneur d'une grande leçon, Merci, fou gracieux, poète et philosophe, D'oser, sous le soleil, enseigner la façon D'accommoder de fleurs les restes de l'étoffe!

Il nous apprend, ton humble et rustique talent, Ce qu'on peut faire avec quelques fleurs, quelques-unes! Alors, pourquoi traîner sa vie en étalant Des misères, des trous, des tares, des lacunes?

Pourquoi ne pas avoir un iris au chapeau Qu'on tend vers le passant--ou qu'on tend vers la gloire? Ah! Mendiant Fleuri, quand rentre le troupeau, Ils font bien, les bergers, de te verser à boire!

Que ton moyen me plaît! Tous mes accrocs d'hier Vont aujourd'hui, du moins, servir à quelque chose. Si tu fais le faraud, moi je ferai le fier. Ton gilet a son lys? Mon coeur aura sa rose!

J'ai compris qu'il ne faut, qu'on ne peut, qu'on ne doit Présenter au prochain nulle image cruelle, Puisqu'on n'a qu'à rouvrir sa blessure du doigt Pour y mettre la fleur qui va la rendre belle!

Bonhomme, j'ai compris qu'il faut être coquet De sa blessure, au lieu que d'en être malade, Et que, même, parfois, pour y mettre un bouquet, Il convient d'élargir la simple estafilade.

On n'a plus peur de rien lorsqu'on prend ce parti. Et l'on acquiert bientôt la grâce, et la manière D'être reconnaissant au buisson qui, gentil, Pour la fleur qu'il vous tend vous fait la boutonnière!

Dès qu'on est décousu par un poignard nouveau, Il faut en profiter pour se fleurir encore. Plus on est malheureux, plus on doit être beau! Faisons tous nos malheurs en corolles éclore!

Servons-nous du malheur.--Un jour, un jardinier M'a dit cette parole ingénue et profonde: «Si Job avait planté des fleurs sur son fumier, Il aurait eu les fleurs les plus belles du monde!»

1891.

XX

LE CONTREBANDIER

Ayant longtemps suivi le sentier de montagne, Distrait, j'avais gagné la frontière d'Espagne, Et j'avais pris, au bout du pont, La place où bien souvent, près du troupeau qui broute, J'écoute ce que dit le douanier, et j'écoute Ce que le muletier répond.

Toujours la même scène ingénument éclate: Le petit gabelou galonné d'écarlate, Avec un sourire entendu, Écoute le récit que l'autre lui rabâche, Puis va vers la charrette, et, sous un cuir de bâche. Trouve le flacon défendu.

Ce jour-là, c'était l'heure où s'enflamment les vitres. Le grillon, dont l'amour fait chanter les élytres, Avec le grillon alternait Comme un berger d'églogue avec un autre alterne. Déjà le voiturier allumait sa lanterne. Tout le soir sentait le genêt.

Parfois, de ces garçons passaient qui, sans rien dire, Glabres, la cigarette au coin de leur sourire, Vont à pas souples et prudents; De ces filles riaient, si brunes, sous les branches, Que, dans l'ombre, on ne peut voir que deux choses blanches: Leurs espadrilles et leurs dents.

Et j'aperçus venir un vieillard maigre et brusque, Un de ces paysans dont le regard s'embusque Sous un béret qui se rabat. Feignant de ramasser des pompons de platane, Il trottinait, courbé, derrière un petit âne Qui portait un sac sur son bât.

L'âne disparaissait sous le grand sac champêtre. --Au moment où le vieux allait passer peut-être, Inoffensif et toussotant, Le douanier n'ayant eu vers lui qu'un regard vague, L'âne fit un écart. Et soudain une dague Tomba sur le sol en tintant.

Une très vieille dague espagnole.--Et puis, comme L'âne faisait, malgré les efforts du pauvre homme, Des bonds de poulain andalou, On vit un ancien casque en forme d'astrolabe Et deux longs éperons de style presque arabe Tomber aux pieds du gabelou.

Et comme l'âne, ému par ces nouveaux vacarmes, Ruait,--chaque ruade éparpilla des armes! Et, tout le sac s'ouvrant dans l'air, Ce fut, pendant qu'au bruit accouraient des marmailles, Un envol de rivets, de tassettes, de mailles, Un feu d'artifice de fer!

Quoi! c'étaient, dans ce sac, sous une avoine fourbe, Des armes que cachait ce vieillard qui se courbe Et craintivement s'amoindrit? Prépare-t-on la guerre au fond de la vallée? Ou bien veut-on passer une armure volée A l'Armeria de Madrid?

Quelle armure est-ce là qui tombe et se bosselle? La courroie a souvent fait place à la ficelle, Les boucles n'ont plus d'ardillons. Quelle est cette rapière?... Oh! comme elle est usée! La coquille brimballe autour de la fusée! La garde est veuve de quillons!

Une jambe de fer dont le genou se rouille En rencontrant le roc un instant s'agenouille; Et, de ce fantastique sac, On croit voir, sur le sol rose de crépuscule, Tomber un chevalier qui se désarticule Avec un bruit de bric-à-brac!

La rondache, roulant comme un cerceau superbe, S'échappe. Un gantelet crispe ses doigts sur l'herbe Où le rejoint un vieux houseau. L'âne bondit toujours. Et cependant, à terre, Une cuirasse a l'air d'un grand coléoptère Vidé par le bec d'un oiseau.

Enfin, de ce ballot que chaque bond déballe Jaillit un cuivre étrange, une vieille cymbale, Une sorte d'astre échancré, On ne sait quel plateau de balance fantasque, Luisant, plat comme un plat, martelé comme un casque, Fourbi comme un vase sacré!

Et quand tout eut roulé devant lui, de l'air digne Qu'on prend quand on observe à regret la consigne, Le douanier recula d'un pas. Puis--que pouvaient avoir de terrible ces armes Qu'un vieillard ramassait en les couvrant de larmes?-- Puis il dit: «Ça ne passe pas!»

Chacun aida le vieux. Une fille d'auberge Ramassa la rondache, un enfant la flamberge; Et, lorsque tout fut ramassé, Le

vieux, s'étant laissé sur les bras tout remettre, Car l'âne en bondissant avait fui loin du maître, S'éloigna, pesant et cassé.

Et le douanier s'en fut boire avec une fille L'anisette espagnole où trempe une brindille Qu'entoure du sucre candi. Moi, je suivis le vieux.--Il allait, le dos triste. Bientôt, il se crut seul sous le ciel d'améthyste. --Et je vis qu'il avait grandi.

Oui, l'homme, maintenant, haussant sa silhouette, Droit,--comme s'il savait aussi bien qu'un poète Que, lorsqu'on se retrouve seul, Il n'est pas de fierté que l'on ne récupère, --N'avait plus l'air d'un paysan et d'un grand-père, Mais d'un seigneur et d'un aïeul.

Le vent du sud soufflait sa brûlante caresse. Et je suivais ce vieux en murmurant: «Serait-ce?...» Et, tout d'un coup, je dis: «Mais c'est!...» Et me mis à courir à travers la campagne, Pâle de voir que, plus il entrait en Espagne, Plus le vieil homme grandissait.

Il jeta son béret, hocha sa tête grise; Puis, comme s'il avait entendu dans la brise Le nom que je n'avais pas dit, Il posa sur le sol ses armes en silence, Se coiffa fièrement du plateau de balance, Et, se retournant, m'attendit.

Nous étions seuls, tous deux, au milieu d'une lande. Basse sur l'horizon, la lune était si grande Que tout prenait un air sorcier. Et le vieux, dépouillant sa cape paysanne, M'apparut, sec, vêtu d'une stricte basane, Et jambé comme un échassier.

Alors, je reconnus sa pauvre soubreveste, La beauté de son front, la largeur de son geste, Et la jeunesse de ses yeux. Et je crus que j'allais trouver des mots sans nombre: Mais, tremblant,

je ne pus que m'incliner dans l'ombre En disant le nom de ce vieux!

A son nom, il grandit encor, mit sur sa lèvre Un long doigt sarmenteux qui grelottait de fièvre, Sourit un peu de mon émoi, Puis, avec le plus noble et touchant savoir-vivre, Il ôta gravement sa cymbale de cuivre, Et me dit: «Eh bien! oui, c'est moi.»

Je vis sa tête, avec l'auréole immortelle Que lui font, en tournant sans cesse derrière elle, Les ailes des moulins à vent! Mais: «Seigneur bachelier...», prononça-t-il, tandis que, Très digne, il remettait sur sa tête le disque, Pardonnez à votre Servant

«Si la profession qu'il exerce l'oblige A demeurer coiffé d'un armet. Armet, dis-je, Car je doute qu'un bachelier --Le fût-il de Paris, qui vaut bien Salamanque!-- Prenne un armet auquel la mentonnière manque Pour l'obscur bassin d'un barbier!»

Il se tut un instant. Puis, parlant par saccades, En ce langage où la sierra mit ses cascades Et l'Alhambra ses rossignols: «Seigneur!...» et je renonce à traduire le flegme, La morgue qui redonde, et le ton d'apophtegme, Et les jeux de mots espagnols;

«Seigneur! mon oeil vous scrute au moment qu'il vous toise: Vous n'êtes pas bien grand, mais votre âme courtoise Est de celles que nous aimons. Eh bien?... prétendra-t-on encor que j'exagère Quand je dis que je suis Chevalier Errant?--J'erre Depuis soixante ans dans ces monts.

«Je les ai parcourus de la Rhune à Vénasque, Des pays catalans jusqu'à ce pays basque Dont les pommiers sont pleins de gui. Là, j'ai des Douze Pairs vu les douze ombres tristes, Et j'ai causé, du temps des batailles carlistes, Avec Zumalacarrégui.

«Fredonnant le vieil air des Rois de Pampelune, Buvant le lait de chèvre et le rayon de lune Au creux de l'âme et de la main, Dormant contre la meule où l'on plante une perche, J'erre, j'erre, Seigneur, dans ces monts où je cherche Un passage, un col, un chemin!

«Je voudrais les franchir. Car la brise m'apporte Je ne sais quelle odeur de conscience morte Que n'aimerait pas Amadis. Moi qui ne vieillis pas, je sens vieillir l'Europe. Je devine combien s'épaissit et sirope Le sang latin, si clair jadis!

«Oui, ce morne géant qu'il faut tuer, ce terne Caraculiambro de l'époque moderne, L'Égoïsme, père d'Ennui, Fait régner sur le monde une nuit si grognonne Que les coiffes de la duègne Quintagnone Sont moins noires que cette nuit!

«Je veux franchir ces monts. Je veux, puisqu'il m'oublie, Aller remettre un peu le siècle à la folie! Il a besoin de me revoir Et de reboire une eau qu'il n'a plus guère bue. Ma lance doit piquer l'humanité fourbue Pour la pousser à l'abreuvoir!

«Et quant aux vils ruisseaux où l'on se désaltère, Je dois, dans leur eau grise où roule tant de terre Qu'ils ne sont jamais lumineux, Je dois, dans leur eau fade où s'affaiblit la race, Aller jeter un clou de ma vieille cuirasse Pour les rendre ferrugineux!

«En vérité, Seigneur bachelier de mon âme, Je ne suis pas content d'une Europe qui blâme Les héroïsmes superflus. Il est temps que j'y entre, et c'est à quoi je pense. Mais on n'y peut entrer qu'en passant par la France, Et la France ne m'aime plus!

«Je ne dis pas cela parce qu'elle me raille. Jadis, elle raillait tendrement ma ferraille. Elle s'en méfie aujourd'hui. Des gens,

pour nous brouiller, veulent lui faire croire Qu'un redresseur de torts n'est qu'un chercheur de gloire Dont le geste au gouffre conduit.

«Ah! je voudrais sortir d'Espagne, où je me ronge, Pour m'en aller rapprendre au vieux monde le songe, L'oubli de soi, l'amour féal, Et la façon dont on se fait des Dulcinées! Mais, hélas! il y a toujours des Pyrénées Pour les colporteurs d'idéal!

«Dès qu'elle me verrait j'aurais la France entière. Et comme on le sait bien, on veille à la frontière; Et toujours, quand je veux sortir, Quand, déguisé, baissant le front, je me dépêche, La grande armure me trahit, que rien n'empêche De briller ou de retentir!

«C'est en vain qu'enlevant ma chère carapace Je la mets dans un sac, parfois, pour qu'elle passe, Ou sous des branches de genêt: De maudits enchanteurs habitant des guérites Savent percer de l'oeil les formes hypocrites, Et toujours on la reconnaît!

«Je sais, vous me direz qu'on croit que je trafique. Que j'exporte une armure ancienne et magnifique Sans la déclarer!... C'est ainsi Que toujours, quand le Sort injuste me querelle, On veut me l'expliquer de façon naturelle. Mais je ne suis pas fou. Merci!

«Que n'ai-je, pour franchir la douane et sa baraque, Le zèbre sur lequel chevauchait Muzaraque! J'aurais vite joué le tour. Mais je n'ai qu'un ânon. Car Votre Grâce ignore...» Il s'arrêta. Sa voix soudain fut moins sonore. «... Que Rossinante est mort, un jour!

«Un jour, on me l'a pris. On m'a fait cette peine. Et savez-vous la fin que réservait leur haine A la monture d'un héros? Elle qu'à voir la mort j'avais habituée, Elle est morte _les yeux bandés!_-- On l'a tuée Dans une course de taureaux!»

Une larme coula sur la Triste Figure. «Voilà pourquoi, Seigneur bachelier, j'inaugure Une chevalerie à pied, Mais qui rendrait jaloux Palmerin d'Angleterre; Et Roland reviendrait qu'il mettrait pied à terre, Vive Dieu! pour me copier!

«Jusqu'à ce que je puisse à travers ces montagnes Passer pour aller faire en France des campagnes, Je jure de ne plus m'asseoir. Je n'ai plus d'autre but, d'ailleurs. Car Votre Grâce Ne sait pas...» Et sa Voix soudain devint plus basse. «... Que Dulcinée est morte, un soir.

«Depuis qu'en son cercueil j'ai disposé sa robe, Mon existence à moi ne vaut plus une arrobe De raisin sec de Malaga! Mais il faut qu'un talon écraseur de couleuvre Sonne aux chemins du monde. Il faut accomplir l'oeuvre Pour laquelle on vous délégua.

«Je dois rapprendre aux gens des choses en grand nombre! Car vous ne savez pas...» Sa voix devint plus sombre. «... Que Sancho vit encore. Il vit! Celui-là ne meurt pas. Et même il monte en grade. J'eus tort d'aimer jadis comme un bon camarade Le gros homme qui me servit!

«On l'a laissé passer, lui qui n'avait pas d'armes! Tandis que contre moi la peur met ses gendarmes Qu'elle voudrait qu'on centuplât! Et partout, à présent, le Pança sur le monde A si soigneusement roulé sa panse ronde Qu'à présent, partout, tout est plat!

«Sancho règne! Il raconte en farce mon histoire. On l'acclame quand il crache dans l'écritoire De Gid-Hamed-Ben-Engeli. Sur ses genoux cagneux la Beauté se dégrafe. Il promulgue sa loi, qui n'a qu'un paragraphe: «L'enthousiasme est aboli!»

«On ne reconnaît plus le drôle. Il a du linge. Les ciseaux ont passé dans sa barbe de singe. Il se lave. On le décrassa. Il soupe avec des rois chez les femmes superbes. Il fait des mots au lieu de dire des proverbes. Mais c'est toujours Sancho Pança!

«Il amuse les gens assez vils pour permettre Qu'il trahisse à la fois le grand Manchois son maître, Et son père le grand Manchot! Mais il tremble toujours, pendant qu'il les fait rire, De me voir sur le seuil paraître pour lui dire: «Taisez-vous. Vous êtes Sancho!»

«Il le sait bien, qu'il l'est! C'est ce qui l'importune. Car on profite mal d'une bonne fortune Quand on s'en étonne tout bas. Il sait bien quelles sont les choses éternelles, Et qu'on peut s'amuser à démoder les ailes: Les pattes ne voleront pas!

«Mais, hélas! triste et long j'erre sur la colline! Triste comme une nuit sans bruit de mandoline Et long comme un jour sans combat! Je ne peux pas aller interrompre son règne! Et sans cesse je sens, à mon vieux coeur qui saigne, Que quelque rêve au loin s'abat!

«Je ne pourrais passer qu'en laissant mon armure! Mais ce serait faiblir, admettre une entamure. Mon armure est comme mon nom. Et j'en irais là-bas prendre une autre, peut-être? Non, car je rougirais de ne plus reconnaître La forme de mon ombre! Non,

«Car à sa silhouette on doit rester fidèle! La mienne me convient si c'est à cause d'elle Qu'à la sottise je déplus! Qui me dessinerait un bon harnois de guerre? Je n'ai pas confiance au goût de l'antiquaire, Et Gustave Doré n'est plus!

«Ah! pour porter là-bas tout l'attirail en fraude, Il me faudrait un page, un complice qui rôde, Par les rocs, le long des ruisseaux... Veux-tu faire avec moi, fils, de la contrebande? Puisque pour la passer mon armure est trop grande, Nous la passerons par morceaux!

«En un pareil combat la ruse est exemplaire! Il ne laisserait pas, Seigneur, de me déplaire Que Votre Grâce me blâmât D'oser requérir d'elle une souplesse adroite, Car tout le monde sait que j'ai l'âme aussi droite Qu'un fuseau de Guadarrama!

«Ce n'est qu'un rôle obscur qu'ici je vous propose. Mais, Seigneur, vous aurez à quelque grande cause Peut-être un service rendu Quand, passé par tronçons que nul n'aura vu luire, On verra tout d'un coup, là-bas, se reconstruire Un paladin inattendu!

«Si vous faites cela pour la moustache blanche Du Très Ingénieux Hidalgo de la Manche, Si vous me consacrez un peu De cette jeune ardeur que le ciel vous octroie, Je jure, bachelier, qu'avec bien plus de joie Vous regarderez le ciel bleu!

«Allons, donne ta main! A moi tu t'affilies! Quoi? Tu ne sais, dis-tu, que chanter des folies Et cueillir les fleurs du buisson? Chante, et cueille des fleurs d'un air de nonchalance! On peut dans un bouquet passer un fer de lance, Un signal dans une chanson!

«Voici l'heure! La nuit paillette sa basquine! Mes armes, qu'un reflet d'étoiles damasquine, Sont là, d'argent, d'or et d'airain! A quoi fais-tu passer aujourd'hui la frontière? Veux-tu le soleret? Veux-tu la cubitière? Ou bien veux-tu le gorgerin?»

Il ouvrait ses longs bras à l'immense envergure! J'hésitais... Mais je vis sur la Triste Figure Une telle déception Que: «Perle de l'honneur! Miroir de la bravoure!» M'écriai-je, en prenant un air d'Estramadoure, «A votre disposition!»

--«Choisis donc!...» Un rayon toucha comme un doigt pâle Le plateau de balance--ou la vieille cymbale-- Ou l'espèce d'astre échancré, La chose qui luisait sur le crâne fantasque, L'objet plat comme un plat, martelé comme un casque, Fourbi comme un vase sacré!

Et je dis: «Par le cor de Roland! par la griffe De Pantafilando! par le bonnet d'Alquife Et par l'âme de Galaor! Je choisis--car la seule illusion m'enivre, Et l'objet qui de tous était le plus en cuivre Pour moi sera le plus en or!--

«Je choisis, Chevalier, ce qui, de ton armure, A soulevé le plus de rire et de murmure! C'est ton armet. Donne-le-moi! Puisque tu l'as couvert d'un ridicule immense, Il convient que ce soit par lui que je commence! Je n'ai pas peur. Et j'ai la foi.

«Je jure que ceci n'est pas un plat à barbe! Donne!» Et le long des rocs tout fleuris de joubarbe Dont parfois j'arrachais un brin, Le soir même, furtif, et de ma veste brune L'empêchant d'accrocher quelque rayon de lune, J'emportais l'armet de Mambrin!

Et depuis lors, dans l'ombre où passe un vent morisque, Intéressé par l'oeuvre, égayé par le risque, Je suis toujours sur le sen-

tier; Je cueille des bouquets, je marche, je m'arrête, Et je chante... Et je dis que je suis un poète; Mais je suis un contrebandier.

Frontière d'Espagne, 189...

TABLE

AU LECTEUR VII

I

LA CHAMBRE D'ÉTUDIANT

I. DÉDICACE 3 II. LA CHAMBRE 9 III. A MA LAMPE 13 IV. A LA MÊME, EN LA COIFFANT DE SON ABAT-JOUR 16 V. LE DIVAN 19 VI. LA FENÊTRE, OU LE BAL DES ATOMES 23 VII. CHARIVARI A LA LUNE 28 VIII. LE VIEUX PION 43 IX. LES SONGE-CREUX 49 X. LA FORÊT 51 XI. OÙ L'ON RETROUVE PIF-LUISANT 58 XII. OÙ L'ON PERD PIF-LUISANT 60 XIII. SOUVENIRS DE VACANCES: 69 I. Le Tambourineur 69 II. L'Étang 71 III. Les Papillons 72 IV. Déjeuner de Soleil 77 V. Les cochons roses 78 VI. Le petit chat 81 VII. Ballade du petit bébé 84 VIII. Crépuscule 85 IX. On souffle 87 XIV. LA PREMIÈRE 88 XV. Oh! les yeux 90 XVI. LES TZIGANES 92 XVII. BALLADE DE LA NOUVELLE ANNÉE 96 XVIII. DEUX MAGASINS: 98 I. Joujoux 98 II. Fleurs 105 XIX. L'ALBUM DE PHOTOGRAPHIES 113 XX. AU CIEL 116 XXI. BALLADE DES VERS QU'ON NE FINIT JAMAIS 119 XXII. SUR UN EXEMPLAIRE DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE CE LIVRE 122

II

INCERTITUDES

I. CHANSON DANS LE SOIR 127 II. EXERCICES 134 III. LES BARQUES ATTACHÉES 137 IV. MATIN 143 V. SILENCE 145 VI. BILLET DE REMERCIEMENT 148 VII. N'obligez pas le poème 150 VIII. LE SOUVENIR VAGUE, OU LES PARENTHÈSES 152 IX. Oui, sans doute 155 X. NOS RIRES 158 XI. LES DEUX CAVALIERS 160 XII. L'HEURE CHARMANTE 165 XIII. LE CAUCHEMAR 171

III

LA MAISON DES PYRÉNÉES

I. LA MAISON 183 II. LES PYRÉNÉES 187 III. L'EAU 200 IV. LA BRANCHE 210 V. LA FONTAINE DE CARAOUET 212 VI. LA GLYCINE 215 VII. LE CARILLON DE SAINT-MAMET 218 VIII. PRIÈRE D'UN MATIN BLEU 224 IX. OMBRES ET FUMÉES 229 X. LA FLEUR 237 XI. L'IF 239 XII. LA BROUETTE 242 XIII. L'AMOUREUX DE MARGARIDON 247 XIV. LES BOEUFS 260 XV. LES GENÊTS 254 XVI. Derniers petits Chants 258 XVII. L'OURS 262 XVIII. TOUT D'UN COUP 266 XIX. LE MENDIANT FLEURI 268 XX. LE CONTREBANDIER 274

IMPRIMÉ PAR PHILIPPE RENOUARD 19, rue des Saints-Pères PARIS

Sources et licence

Texte : https://www.gutenberg.org/ebooks/57762. Domaine public (texte redistribue sans la marque Project Gutenberg). Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.